

DIPLÔME APPROFONDI DE LANGUE FRANÇAISE

DALF C1



Niveau C1 du Cadre européen commun de référence pour les langues
**Littérature et sciences humaines
et Sciences**

Nature des épreuves	Durée	Note sur
Compréhension de l'oral Réponse à des questionnaires de compréhension portant sur des documents enregistrés : - un document long (entretien, cours, conférence...) <i>deux écoutes</i> - plusieurs brefs documents radiodiffusés (flashes d'informations, sondages, spots publicitaires...) <i>une écoute</i> <i>Durée maximale des documents : 10 min</i>	40 min environ	/25
Compréhension des écrits Réponse à un questionnaire de compréhension portant sur un texte d'idées (littéraire ou journalistique).	50 min	/25
Production écrite Épreuve en deux parties : - synthèse à partir de plusieurs documents écrits - essai argumenté à partir du contenu des documents <i>2 domaines au choix du candidat: lettres et sciences humaines, sciences</i>	2h30	/25
Production orale Exposé à partir de plusieurs documents écrits, suivi d'une discussion avec le jury. <i>2 domaines au choix du candidat: lettres et sciences humaines, sciences</i>	30 min <i>préparation : 1h00</i>	/25
Seuil de réussite pour obtenir le diplôme : 50/100 Note minimale requise par épreuve : 5/25 Durée totale des épreuves collectives : 4 h 00	Note totale :	/100

TP9201318A

Nom : _____

Prénom : _____

Code candidat :

<input type="text"/>	—	<input type="text"/>									
----------------------	----------------------	----------------------	----------------------	----------------------	----------------------	---	----------------------	----------------------	----------------------	----------------------	----------------------



Partie 1

COMPRÉHENSION DE L'ORAL

25 points



■ Exercice 1 19 points

Vous allez entendre deux fois un enregistrement sonore de 6 minutes environ.

- Vous aurez tout d'abord 3 minutes pour lire les questions.
- Puis vous écouterez une première fois l'enregistrement.
- Vous aurez ensuite 3 minutes pour commencer à répondre aux questions.
- Vous écouterez une deuxième fois l'enregistrement.
- Vous aurez encore 5 minutes pour compléter vos réponses.

La colonne à droite du questionnaire est un espace de brouillon que vous pouvez utiliser librement pour prendre des notes. Cependant, seules les réponses portées dans la colonne de gauche seront prises en compte lors de la correction.

QUESTIONS

	Prise de notes
<p>1. Le sujet de l'entretien porte sur : (1,5 point)</p> <p><input type="checkbox"/> la lutte, grâce à Internet, contre la solitude des femmes à l'étranger.</p> <p><input type="checkbox"/> la communication par Internet entre des personnes de cultures différentes.</p> <p><input type="checkbox"/> la création d'un site Internet pour aider les expatriées à communiquer.</p> <p>2. Vrai ou Faux ? Selon Marie, plus on va loin, plus l'expatriation est difficile. Justifiez votre réponse. (1,5 point)</p> <p><input type="checkbox"/> Vrai <input type="checkbox"/> Faux</p> <p><i>Justification:</i></p> <p>_____</p> <p>_____</p> <p>3. Citez deux raisons pour lesquelles beaucoup de femmes se sentent seules à l'étranger. (2 points)</p> <p>* _____</p> <p>* _____</p> <p>4. Combien de temps faut-il rester dans un pays, selon Marie, pour se sentir vraiment bien? (0,5 point)</p> <p>_____</p> <p>5. Concernant la scolarisation des enfants, quelle est, pour Marie, la meilleure solution ? (2 points)</p> <p><input type="checkbox"/> Mettre ses enfants dans une école qui suit les programmes de l'Education nationale française</p>	

<p><input type="checkbox"/> Mettre ses enfants dans une école locale qui propose l'enseignement de l'anglais et du français</p> <p><input type="checkbox"/> Mettre ses enfants dans une école internationale</p> <p>6. Quels sont les deux états habituellement ressentis par Marie lorsqu'elle doit partir pour une nouvelle destination ? Pour chaque réponse, précisez-en la cause. (3 points)</p> <p>1. _____</p> <p>_____</p> <p>2. _____</p> <p>_____</p> <p>7. Après plusieurs expériences à l'étranger Marie a souhaité : (1,5 point)</p> <p><input type="checkbox"/> échapper au stress de ce mode de vie</p> <p><input type="checkbox"/> faire part d'une expérience capitalisée</p> <p><input type="checkbox"/> se former à rechercher des informations en ligne</p> <p>8. Quel est l'objectif de Marie quand elle évalue le coût de la vie au quotidien dans un pays donné ? Donnez une réponse précise. (2 points)</p> <p>_____</p> <p>_____</p> <p>9. Qu'est-ce qui différencie expatclic.com des autres sites ? Citez deux grandes différences (2 points)</p> <p>* _____</p> <p>* _____</p> <p>10. Quelle image stéréotypée de la femme expatriée Marie critique-t-elle? (1 point)</p> <p>_____</p> <p>11. Recevoir le prix Trophée femmes 3000 a permis de : (2 points)</p> <p><input type="checkbox"/> donner de la visibilité à des actions menées à l'étranger par des femmes</p> <p><input type="checkbox"/> ouvrir des perspectives professionnelles pour les femmes d'expatriés</p> <p><input type="checkbox"/> prendre des contacts politiques pour améliorer le statut de la femme dans le monde</p>	
--	--

■ Exercice 2 6 points

Vous allez entendre une seule fois plusieurs courts extraits radiophoniques. Pour chacun des extraits :

- Vous aurez entre 20 secondes et 50 secondes pour lire les questions.
- Puis vous écouterez l'enregistrement.
- Vous aurez ensuite entre 30 secondes et 1 minute pour répondre aux questions.

> Document 1 :

De quoi parle le document ? :

- D'une ville qui organise une foire aux vieux livres.
- D'une ville dont l'influence littéraire est ancienne.

(2 points)

- D'une ville où sont représentés la plupart des métiers du livre.
- D'une ville qui bénéficie d'une situation géographique privilégiée.

Document 2 :

(2 points)

1. La chronique dont vous avez entendu un extrait retrace l'histoire :

- des emballages alimentaires.
- de la conservation des produits alimentaires.
- d'un objet de collection.

2. Le grand souci de Napoléon était de :

(2 points)

- de bien nourrir ses soldats.
- de fabriquer une nourriture bon marché.
- de conserver la nourriture.



Partie 2

COMPRÉHENSION DES ÉCRITS

25 points

Tout recommence à 50 ans	
1	Plaisir. Le voilà, l'étendard des quinquas* du XXI ^e siècle, leur cri de ralliement. Et ils n'ont pas l'intention d'y renoncer, malgré le temps qui passe, les rides qui creusent le front et les kilos qui lestent la silhouette. Ils sont au mitan* de leur existence d'adulte. En effet, le fantastique allongement de l'espérance de vie (76,7 ans pour les hommes, 83,8 pour les femmes) déroule trois belles décennies devant eux. Leurs enfants sont grands (ceux du premier lit du moins), leurs emprunts remboursés, leurs revenus souvent confortables - ils détiennent 60% de la richesse nationale et 50% du revenu net des ménages français - ils sont propriétaires de leur logement dans 8 cas sur 10 et possèdent un autre bien immobilier dans 1 cas sur 3. Ils héritent à 55 ans, en moyenne. «Après la guerre, on a "inventé" l'adolescence, quand les études se sont allongées et que la sexualité est devenue plus précoce. De la même manière, on assiste aujourd'hui à la naissance d'un nouvel âge, analyse le sociologue Jean Viard,
10	56 ans. A 50-55 ans débute la deuxième vie adulte, à laquelle il faudra donner un nom, un statut, un contenu. L'inventer est la nouvelle aventure des enfants de 1968*, qui ne veulent pas être rangés de la vie amoureuse, sexuelle, professionnelle, sociale.»
20	Car les quinquas et les sexas* d'aujourd'hui sont les enfants du baby-boom d'hier. Ces rejetons gâtés des Trente Glorieuses ont instauré la dictature de la jeunesse, dynamité les valeurs de leurs parents, accaparé les leviers du pouvoir politique, économique, culturel, médiatique. «C'est la génération "moi, moi, moi", qui préfère l'accomplissement à l'accumulation de biens, la jouissance à l'abnégation», note Jean-Paul Tréguer, 50 ans, patron de l'agence de pub Senioragency et pionnier du marketing en direction des seniors. Un Français sur trois a plus de 50 ans. «Ces nouveaux seniors ne joueront pas à faire de la figuration, pronostique Robert Rochefort, directeur général du Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie (Credoc) et auteur de <i>Vive le papy-boom</i> (Odile Jacob). De par leur nombre, leur poids économique et surtout l'habitude d'avoir été tout au long de leur vie le nombril du monde, ils continueront à faire valoir leurs droits.» Ils sont bien décidés à vivre à fond leur deuxième âge adulte. Quitte à tout changer, à tout reconstruire. Le prince Charles, 56 ans, et sa compagne, Camilla Parker-Bowles, 57 ans, ne s'apprêtent-ils pas à convoler, enfin? Les baby-boomers en sont convaincus: tout peut recommencer à 50 ans. [...]

30	<p>L'indispensable travail de reconstruction est professionnel et social souvent, psychologique et amoureux parfois. C'est maintenant ou jamais. «A la cinquantaine, les hommes et les femmes éprouvent le besoin de se mettre en question et ils ont suffisamment d'assurance pour faire ce retour sur soi, note la psychanalyste Luce Janin-Devillars (<i>Changer sa vie</i>, Pocket). Avec la disparition des parents se dénouent enfin les liens qui nous emprisonnent dans la loyauté familiale.» Anne, 52 ans, a vécu cette libération. «Après le décès de ma mère, j'ai pu travailler sur ma relation difficile avec ma sœur aînée. Avant, ce n'était pas possible, car il fallait maintenir l'illusion de la tribu.»</p>
	<p>Certains redécouvrent avec joie l'existence à deux après le départ des enfants. «On bâtit une vie de couple différente, plus centrée sur les amis et les activités sociales, témoigne Philippe Wattier, 53 ans, membre du directoire du Crédit foncier. D'ailleurs, je retrouve des copains que j'avais perdus de vue depuis longtemps. On vient d'acheter une résidence secondaire, au Pays basque, qui sera notre point de ralliement familial.»</p>
40	<p>Mais la cinquantaine n'est pas toujours un long fleuve d'amour tranquille. Les divorces grimpent en flèche. L'usure du temps. L'impérieux désir de vivre encore une fois la passion. La peur du huis clos de la retraite. «A 50-60 ans, certains paniquent à l'idée de se retrouver en tête-à-tête avec quelqu'un à qui ils n'ont plus rien à dire», constate la psychosociologue Odile Lamourère (<i>Célibataire aujourd'hui</i>, les Editions de l'Homme). Eric, 50 ans, n'est pas près d'oublier le 25e anniversaire de la promo* de son école de commerce. Sur les 40 hommes et femmes présents, 32 étaient séparés ou en instance de divorce. C'est son cas. «Mon histoire est d'une banalité affligeante, dit-il. Au bout de vingt-cinq ans de vie commune, je m'ennuyais. J'aurais pu me contenter d'être raisonnablement heureux, mais non.» Avec sa nouvelle compagne de quatorze ans sa cadette, il dit «vivre une renaissance». «Nous sortons au resto, au ciné, au théâtre, nous partons en week-end. Bref, nous jouissons de la vie comme jamais!»</p>
50	<p>Cette deuxième vie amoureuse n'est plus l'apanage des hommes. Dans les livres pour enfants, de nouveaux personnages ont fait leur apparition: Papi et sa nouvelle amie, mais aussi Mamette et son amoureux. «La recomposition conjugale après 50 ans est en forte progression, précise Vincent Caradec, professeur de sociologie à l'université de Lille III (<i>Vieillir après la retraite</i>, PUF). Le phénomène est difficile à mesurer car beaucoup de quinquas et de sexas ne se remarient pas. Ils gardent deux résidences et cohabitent de temps en temps chez l'un ou chez l'autre.»</p>
	<p>Comme leurs enfants, en somme, auxquels ces jeunes seniors ressemblent furieusement. «Ils sont très proches des 15-30 ans en termes d'habitudes et de comportements de consommation, note Thomas Tougard, directeur général d'Ipsos Observer. Ils sont même plus ouverts d'esprit qu'eux sur un certain nombre de sujets. Notamment, ils valorisent davantage la tolérance, l'ouverture aux autres, le métissage culturel, la solidarité et l'indépendance d'esprit.»</p>
60	<p>Certains le disent haut et fort, d'autres le reconnaissent à demi-mots: pas facile d'affronter les cinquantèmes rugissants. «Pour les femmes surtout, nuancent Régine Lemoine-Darthois et Elisabeth Weissman. La cinquantaine marque une rupture dans la vie des femmes car elle est synonyme de transformations physiques et fonctionnelles, soulignent-elles. Pour amorcer une nouvelle vie, elles doivent faire leur deuil des bébés qu'elles n'auront plus et de la femme jeune et séduisante qu'elles ne seront plus.»</p>
70	<p>Des quinquas aux prises avec le mal-être de la ménopause, Monique Barbery, 52 ans, gynécologue, en voit passer beaucoup dans son cabinet parisien. «Elles sont plus charnellement liées que les hommes au facteur temps. Elles enragent souvent de cette horloge biologique implacable, mais peut-être sont-elles ainsi mieux préparées qu'eux à vieillir, du moins celles qui ne s'épuisent pas dans une vaine quête de l'éternelle jeunesse. Au fond, beaucoup franchissent avec vaillance le mur du son de la cinquantaine. Avec force soupirs et parfois une certaine complaisance dans la plainte, mais il y a de l'exorcisme dans ce lamento.» Dur, pour les filles de la génération «hommes, femmes, même combat», d'accepter l'inégalité biologique: leurs hommes peuvent encore faire des enfants, elles, non. Pis, «leurs compagnons peuvent être saisis d'angoisse face à leur ménopause, observe la psychanalyste Jacqueline Schaeffer [<i>Le Refus du féminin</i>, PUF]: elle les renvoie à leur cinquantaine, dont ils ne veulent pas entendre parler, eux qui se sentent en pleine maturité, surtout s'ils ont réussi socialement».</p> <p>Paul Boury, 52 ans, conseiller en communication doté d'un carnet d'adresses en or, est de ces quinquas heureux. Son âge? Il s'en contrefiche. «Pour moi, il n'y a que deux caps dans l'existence: 30 ans, l'entrée</p>

80	<p>dans l'âge adulte, et 70 ans, le début de la vieillesse. Je n'ai pas l'impression d'avoir vieilli. Ma curiosité pour les gens et pour les choses est intacte.» Divorcé de longue date, père d'un garçon de 17 ans, il vit «dans une insouciance géniale et avec un grand sentiment de liberté. Comme à 25 ans, avec les moyens financiers en plus!». Seule ombre au bonheur de Paul: «Je sais que je ne suis pas à l'abri d'un pépin de santé.» Et les accidents de carrière de ses copains lui rappellent les années qui s'inscrivent au compteur. «La réussite professionnelle fait oublier l'âge, l'échec le rappelle», reconnaît-il. [...] Régine Lemoine-Darhois et Elisabeth Weissman ont fait le même constat: «Le grand problème des hommes du baby-boom est la perte de pouvoir, plus que les griffures du temps et même plus que le déclin de la puissance sexuelle. Ils se sont construits quasi exclusivement dans la réussite sociale. Retirez-leur leur carte de visite, et ils perdent tout!» [...]</p>
90	<p>Certaines entreprises refusent systématiquement les quinquas, s'insurge Danièle Lepeu, qui dirige l'agence seniors de la société de travail temporaire Adecco, à Boulogne-Billancourt. Dans l'audiovisuel, la pub, la communication et la téléphonie, vous êtes vieux à 35 ans! Même dans d'autres secteurs plus ouverts aux seniors, si vous êtes sans emploi et que vous avez plus de 50 ans, vous cumulez deux handicaps: l'âge et le chômage...» On est périmé de plus en plus jeune sur le marché de l'emploi. «Entre 47 et 53 ans, un chômeur a 1 chance sur 10 de retrouver un contrat à durée indéterminée», déplore Jacques Gosselin, qui a créé il y a un an la Fédération interrégionale pour le développement de l'emploi des seniors. A 59 ans, cet ex-chef d'entreprise enchaîne les missions dans le domaine de la logistique. En attendant la retraite. «A 50 ans, on est vieux pour l'entreprise, tranche la chasseuse de têtes Catherine Euvrard, sexa survitaminée. A 55 ans, on est mort. C'est scandaleux, mais c'est comme ça. Aussi, mieux vaut être créatif et envisager des solutions alternatives au salariat.» [...]</p> <p>Et puis les années qui passent ont aussi du bon. «La cinquantaine est un bel âge: on gagne en profondeur et en bienveillance, constate Philippe Wattier. En efficacité aussi, car la baisse de tonus physique est plus que compensée, au travail, par une capacité accrue à prendre du recul, à aller à l'essentiel. Pour faire un parallèle avec le sport, on joue avec sa tête, on ne court plus après tous les ballons!» [...]</p> <p>La retraite, les quinquas d'aujourd'hui l'imaginent active, forcément active. Rien à voir avec celle de leurs parents, qu'on se le dise ! [...]</p> <p style="text-align: right;">Anne Vidalie, <i>L'Express</i> du 07/03/2005</p> <p><i>* baby-boom : génération des enfants nés dans l'immédiate après-guerre</i> <i>* quinquas : quinquagénaire (personne de cinquante ans)</i> <i>* les enfants de 68 : génération qui a vécu la « révolution » de mœurs de 68, remettant en cause l'ordre social établi</i> <i>* mitan : milieu</i> <i>* sexa : sexagénaire (personne de soixante ans)</i> <i>* promo : promotion (groupe d'élèves entrés la même année dans une grande école)</i></p>

Répondez aux questions en cochant la bonne réponse (☒), ou en écrivant l'information demandée (dans ce cas, formulez votre réponse avec vos propres mots ; ne reprenez pas de phrases entières du document, sauf si cela vous est précisé dans la consigne).

1. Quel est le point commun entre les baby-boomers ? (2 points)
- L'acceptation de l'égoïsme comme valeur.
- La recherche de l'accomplissement personnel.
- La volonté de préparer tranquillement sa vieillesse.
- La satisfaction de ne plus travailler.

2. Pourquoi Jean Viard parle-t-il d'un nouvel âge ? Quelles en sont les caractéristiques socio économiques essentielles ? (3 points)

3. Selon R. Rochefort « Ces nouveaux seniors ne joueront pas à faire de la figuration ». Que veut-il dire et comment cela s'explique-t-il historiquement ? Répondez avec vos propres mots et en vous appuyant sur des éléments du début du texte (lignes 1 à 24) (3 points)

4. Comment comprenez-vous la phrase « Avec la disparition des parents se dénouent enfin les liens qui nous emprisonnent dans la loyauté familiale » ? (2 points)

5. D'un point de vue affectif, la cinquantaine est toujours l'âge de la sérénité dans le couple. Vrai ou Faux ? Justifiez avec vos propres mots.

(2 points *Les points ne seront attribués que si les 2 éléments de réponse sont présents et cohérents.*)

Vrai Faux

Justification : _____

6. Le journaliste compare les quinquas et les 15-30 ans. Citez deux points communs et trois différences (avec vos propres mots). Cette question porte sur la partie du texte allant des lignes 51 à 81 (5 points : 1 pt par réponse exacte)

Points communs	* _____ * _____
Différences	* _____ * _____ * _____

7. Comment comprenez-vous ce passage : « Au fond, beaucoup franchissent avec vaillance le mur du son de la cinquantaine. Avec force soupirs et parfois une certaine complaisance dans la plainte, mais il y a de l'exorcisme dans ce lamento. » ? Appuyez-vous sur l'ensemble du paragraphe. (2 points)

- Les femmes craignent les conséquences du temps sur leur corps : elles s'en plaignent avec excès mais sans autre possibilité que celle de se résigner.
- Les femmes s'affligent du passage de la cinquantaine mais elles sont en réalité plus épanouies qu'elles ne veulent bien le dire.
- Les femmes sont courageuses au passage de la cinquantaine et leurs lamentations répétées ne sont en réalité qu'un moyen d'évacuer leurs craintes.

8. Vrai ou faux ? Cochez la case correspondante et relevez dans le texte l'extrait qui justifie votre réponse.

(2 points)

	VRAI	FAUX
La littérature jeunesse s'efforce de préserver une image traditionnelle des générations. <i>Justification</i> : _____ _____		
Il n'y a aucune issue au problème du chômage passé la cinquantaine <i>Justification</i> : _____ _____		

9. « Pour faire un parallèle avec le sport, on joue avec sa tête, on ne court plus après tous les ballons! » Que veut dire le journaliste ? (2 points)

10. Quel autre titre donneriez-vous à cet article ? Tenez compte du style du texte pour effectuer votre choix.

(2 points)

- La génération des seniors, une embellie pour l'économie.
- Quand les papys booment !
- On n'a plus tous les jours vingt ans.
- La retraite, le temps de la réflexion.

Partie 3

PRODUCTION ÉCRITE

25 points
Domaine : Lettres et sciences humaines



■ Exercice 1 - Synthèse de documents 13 points

Document n° 1

Quel contrôle pour le commerce équitable ?

Si tout se passe bien, le commerce équitable, qui protège les producteurs du Sud de l'exploitation, a de beaux jours devant lui... Les optimistes soulignent qu'il ne représente encore qu'une part infinitésimale des échanges internationaux mais que le concept est « porteur ». Toutefois, ce système répond à des critères précis et exigeants, difficilement compatibles avec le développement à grande échelle auquel il est appelé.

Les consommateurs occidentaux sont tout prêts à aider directement les producteurs du Sud en achetant «équitable», c'est-à-dire en consommant des produits alimentaires ou artisanaux pour lesquels ils ont la garantie qu'une juste rémunération a été versée au producteur. Ce prix doit prendre en compte ses besoins et ceux de sa famille, en termes de formation, de santé, de protection sociale, etc. Les importateurs s'engagent aussi à verser un acompte et à privilégier des relations commerciales durables avec les producteurs. [...]

Acheter « équitable » est un acte de solidarité avec des familles de l'autre bout du monde qui vivent dans le plus grand dénuement. La prise de conscience du fait que l'écart entre pays riches et pays pauvres ne fait que s'accroître est un facteur déterminant. Le commerce international laissé à la seule main du marché libéral ne permet pas en effet aux paysans ou aux artisans du Sud de vivre dignement de leur travail : pour accroître leur compétitivité, les multinationales qui contrôlent, par exemple, les marchés mondiaux du café et de la banane, tirent sans cesse les prix d'achat vers le bas. Ce à quoi s'ajoute l'effet hautement déstabilisateur de la spéculation sur les matières premières. Pour y remédier, à leur échelle, des militants ont commencé à organiser leurs propres filières d'importation dès la fin des années 1960. [...]

Parmi les acteurs du commerce équitable, il faut distinguer les organismes « labellisateurs », qui certifient des filières d'importation par produit, et les importateurs - grossistes, détaillants ou réseaux de boutiques, comme Artisans du monde -, qui ont leurs propres contacts avec les producteurs et s'autocontrôlent, faute de mieux. Des réseaux nationaux, puis internationaux, se sont créés pour fournir des informations à leurs membres, préparer des campagnes de sensibilisation, voire faire du lobbying. [...]

En France, le développement du commerce équitable passe par l'éducation du grand public, encore peu mobilisé parce que peu informé. [...] Chaque printemps, la Quinzaine du commerce équitable est l'occasion de lancer de grandes campagnes de sensibilisation. Le reste de l'année, la rencontre avec les consommateurs, que l'on tente de convertir en consom'acteurs, se fait dans des salons, sur les marchés ou dans les centres commerciaux. Mais, déjà, le commerce équitable commence à être récupéré par des entrepreneurs au nez creux et peu soucieux de respecter les critères fondamentaux, trop contraignants. D'où la nécessité d'édicter des règles, d'autant que la grande distribution, peu réputée pour sa philanthropie, s'y met aussi. La plate-forme française du commerce équitable (PFCE), réseau des treize principales associations et entreprises françaises, a élaboré sa propre charte. Elle travaille actuellement à une grille d'évaluation pour auditer la trentaine de structures qui frappent à sa porte.

Dante Sanjurjo.

LE MONDE DIPLOMATIQUE | OCTOBRE 2001

Document n° 2

Commerce équitable : un enjeu de société.

Plusieurs organisations veulent ouvrir un débat public sur le commerce équitable. Elles refusent

notamment de réduire ce type d'échanges à une aide au tiers monde.

Le manifeste que nous publions est proposé par l'association Minga « pour un développement économique du commerce équitable » et s'intitule : « Le commerce équitable n'est pas une marchandise : ouvrons le débat public ! ». Plus d'une centaine d'organisations, d'élus et d'universitaires l'ont déjà signé, à la suite d'une réflexion dressant un état des lieux du commerce équitable menée depuis plusieurs mois au sein de Minga. [...]

« On sent la nécessité d'un débat très large, public sur la question du commerce équitable, à un moment où il risque d'être enfermé dans des discussions entre experts. Ce débat doit être démocratique », souligne Michel Besson, l'un des membres de Minga. Pour lui, deux visions du commerce équitable dominant en France : « Une vision Nord-Sud, qui a tendance à réduire le commerce équitable à une nouvelle forme d'aide au tiers monde et aux producteurs. Et une autre, beaucoup plus globale, qui affirme son équité tout au long de la filière, pour tous les acteurs économiques au Nord comme au Sud, sans trahir le critère qui consiste à donner la priorité aux producteurs en situation de précarité. ». En Europe aussi, comme aux États-Unis, « il existe des producteurs en situation de précarité ou en train de disparaître pour des raisons de néolibéralisme et de rentabilité », ajoute Michel Besson, qui déplore que « les organisations existantes comme la plate-forme du commerce équitable ne lancent pas de débat sur ce sujet, même interne. » L'association Minga compte diffuser ce manifeste au niveau européen et a déjà organisé des réunions avec des coopératives italiennes, des structures espagnoles, allemandes, belges et suisses. [...]

Le manifeste de l'association Minga

Engagés à différents titres pour plus d'équité dans les échanges commerciaux, nous contestons la prétention à incarner le « commerce équitable » de quelques acteurs qui, pour tenter d'augmenter leur volume de vente, traitent avec des multinationales de la transformation, de la distribution et de la restauration rapide en les exonérant à bon compte de leurs responsabilités à l'égard de l'ensemble de leurs fournisseurs, salariés et clients.

Que ces acteurs, telle la marque Max Havelaar, croient ou feignent de croire qu'ils disposent du rapport de force nécessaire pour infléchir les pratiques de ces multinationales, c'est leur droit. Qu'ils veuillent préserver un petit secteur d'activité pour continuer d'écouler quelques produits qualifiés « d'équitables », on peut le comprendre.

Qu'ils focalisent leurs arguments sur les stéréotypes de « petits producteurs défavorisés du Sud » au mépris de la qualité de leurs produits, de leur travail et de leurs luttes, d'un côté, et de « consommateurs du Nord », de l'autre, qu'ils réduisent ainsi la question de l'équité dans les échanges économiques à une problématique de « marketing éthique », c'est très dommageable. Mais qu'ils prétendent être les seuls acteurs légitimes pour définir et normaliser le commerce équitable, c'est nier les autres pratiques et refuser le débat avec tous les acteurs de la société civile, ce qui est inadmissible.

Nous nous interrogeons sur le soutien moral et financier des pouvoirs publics à une campagne de sensibilisation dont le message (« Achetez du café qui vous permette de dormir tranquille », encart publicitaire de la marque Max Havelaar France) suinte la vieille culture coloniale qui marque encore aujourd'hui nos imaginaires collectifs et notre rapport au monde : le rôle de l'État est-il de financer des opérations de « communication éthique » d'enseignes multinationales ?

Soit le commerce équitable est réduit délibérément à une des formes de la politique sociale du libéralisme, faisant prévaloir les œuvres caritatives sur les droits sociaux, soit il est au contraire un véritable enjeu de société. On reconnaît alors qu'il recouvre des analyses, des acteurs, des histoires et des pratiques multiples aux finalités complémentaires ou différentes, voire antagonistes. Un débat public et démocratique est donc nécessaire ! [...]

Thierry Brun, Politis, août 2003

■ Exercice 2 - Essai argumenté

12 points

L'association Minga a ouvert sur son site un débat sur le concept de commerce équitable. Vous envoyez votre contribution en exposant la manière dont ce concept trouve sa place dans votre pays et en donnant très clairement votre opinion là-dessus.

ÉPREUVE DE PRODUCTION ORALE

25 points

Domaine : Lettres et sciences humaines

Préparation : 60 minutes

Passation : 30 minutes environ

Sujet n°1

Thème de l'exposé : Les écoles doivent-elles être mixtes ?

Document n°1

Faut-il remettre en question la mixité ?

Hier, la question aurait paru absurde, tant la cause semblait entendue. Aujourd'hui, elle contraint les spécialistes de l'éducation à une réflexion aussi douloureuse qu'embarrassante. Et si la mixité scolaire n'était pas aussi bénéfique qu'on le croit? Aux Etats-Unis, berceau de la co-éducation - et de la discrimination positive - le mélange entre élèves des deux sexes n'est plus obligatoire dans les écoles publiques depuis février 2000. Ainsi en a décidé le très puritain George Bush, avec la bénédiction de la féministe Hillary Clinton. En Grande-Bretagne, en Suède, en Finlande ou encore en Allemagne, les établissements séparent parfois filles et garçons, dans les matières scientifiques notamment, où le sexe féminin est sous-représenté. En France, c'est l'enseignement catholique qui, le premier, a osé briser le tabou, en rediscutant des vices et vertus de la mixité depuis ses assises de décembre 2000. Et pour cause : les seuls établissements non mixtes de l'Hexagone sont des institutions privées, même si elles ne représentent que 5% environ des écoles, collèges et lycées. Le ministère de l'Education, lui-même, en appelle, dans un texte également daté de l'année 2000, à la promotion d' «une éducation fondée sur le respect des deux sexes». (...)

Moins taillés pour les études que leurs pères, les garçons supportent mal les lauriers de leurs rivales féminines

Deux constats récents ont imposé le débat: d'une part, la hausse des agressions sexuelles contre les adolescentes, à l'intérieur même des établissements. D'autre part, l'échec scolaire croissant des garçons. Les quelques chiffres publiés à ce jour donnent une idée de la dégradation du climat entre les élèves des deux sexes: sur 110 000 appels reçus par la ligne Jeunes écoute violence d'Ile-de-France en 2000, environ 4 000 avaient trait à des agressions survenues en milieu scolaire, essentiellement au collège. Durant l'année scolaire 2001-2002, les violences physiques à caractère sexuel ont représenté 1,13% des actes de violence recensés par le logiciel de l'Education nationale. (...)

Cruel paradoxe. Malgré la supériorité scolaire des filles, les enseignants eux-mêmes reproduisent les clichés sexistes, en favorisant inconsciemment les garçons. Une étude effectuée dans les années 1990 auprès d'un groupe de professeurs de physique de quatrième, des deux sexes, a révélé qu'entre deux bonnes copies, l'une rédigée par un garçon, l'autre par une fille, les enseignants notaient plus favorablement celle du garçon. D'autres enquêtes montrent que les enseignants interrogent plus souvent les filles que leurs camarades du sexe «fort» sur des sujets à connaître «par cœur». Mais ils demandent aussi plus souvent aux garçons de produire un raisonnement sur ce qu'ils ont appris. Bref, pour le corps enseignant, les filles réussissent grâce à leurs talents de «bûcheuses», tandis que les garçons échouent par paresse plutôt que par manque de dons. (...) En clair, les adolescentes souffrent d'un complexe d'infériorité par rapport à leurs comparses masculins, comme l'a montré cette sociologue de l'éducation dans un ouvrage de référence, *L'Ecole des filles* (L'Harmattan). Beaucoup s'interdisent, sans en avoir conscience, les filières dites «masculines» - les sciences, surtout - convaincues qu'elles ne seront pas à la hauteur. Les chiffres le prouvent: en 2000, les filles ne représentaient que 43,7% des effectifs en S (pour 82,5% dans les séries littéraires), 22,5% dans les écoles d'ingénieurs, et 14% à Polytechnique. Idem pour les voies technologiques.

Amorcé dès les années 1970, le retard des garçons ne fait pourtant que s'accroître. 20,5% des adolescents de 15 ans sont de mauvais lecteurs, pour seulement 10% des filles, d'après une enquête de l'OCDE réalisée en 2000. Les garçons redoublent davantage, sont plus souvent orientés par défaut vers les filières professionnelles, loupent plus fréquemment leur bac: leur taux de réussite à l'examen est, en moyenne, inférieur de 5 points à celui des filles. Ils sèchent et s'ennuient aussi beaucoup plus souvent en cours. Moins taillés pour les études que leurs pères, hier triés

par la sélection scolaire, les fils du collège unique et de la massification supportent mal les lauriers de leurs rivales féminines. Et les experts de sonner l'alarme: «Il faut sauver les garçons.» Un enseignement séparé les sortirait-il de l'ornière? Permettrait-il aux filles de respirer un peu mieux, à l'abri des attaques sexistes? Comme pour la parité, l'idée de distinguer les individus - ici, les élèves - en fonction de leur sexe, fût-ce pour des motifs égalitaires, heurté de plein fouet nos valeurs laïques et universalistes. Comme pour la parité, les avis sont très partagés. Comment l'école peut-elle prendre en compte les différences entre les sexes sans renoncer à l'exigence d'égalité? Doit-on aménager la mixité ou tenter de trouver des réponses dans le cadre scolaire actuel?

Claire Chartier *L'Express* du 28 août 2003

Document n°2

«La mixité n'est pas un principe intangible»

Pour le sociologue Michel Fize, auteur des *Pièges de la mixité scolaire*, l'apprentissage séparé donnerait plus de chances aux filles

La mixité scolaire n'est pas la cause directe du sexisme ou de l'échec des garçons. Pourquoi s'en prendre à elle?

Pourquoi pas? On veut nous persuader que la mixité scolaire est dans la nature des choses, puisque la société elle-même est mixte, et qu'elle est démocratique en soi. Mais les faits prouvent le contraire. Arrêtons de nous enivrer avec de grands mots! La mixité n'est pas un principe intangible du droit scolaire, c'est un outil, qui doit servir aux deux combats de fond de notre société: l'égalité des chances et la transmission des valeurs de citoyenneté, fondées sur le respect et la tolérance. D'ailleurs, si la mixité est à ce point intouchable, pourquoi les filles ne font-elles jamais «mécanique auto» et les garçons «secrétariat» ou «paramédical»? Pourquoi les laisse-t-on jouer chacun de leur côté dans les cours de récréation à l'école primaire? Il y aurait une non-mixité acceptable, et une autre intolérable?

Apparue comme une nécessité évidente dans les années 1960 pour rompre avec les vieux clivages des sexes, la mixité n'a jamais fait l'objet d'un débat de fond. Pourquoi?

Aux yeux de Jules Ferry, la question essentielle était celle de la laïcité et de l'égalité de droit des individus devant l'instruction, pas du tout celle du mélange des sexes. Jusqu'à Mai 68, la morale sexuelle était trop pesante pour que la coéducation soit débattue publiquement. La mixité s'est imposée avec l'évolution des mœurs, mais surtout pour des raisons matérielles : avec les progrès de la scolarisation, l'Education nationale s'est trouvée à court de locaux et d'enseignants. Garçons et filles ont été mélangés par commodité. Ce n'est qu'en 1975 que la cohabitation des deux sexes a été officiellement posée comme principe organisateur avec la réforme Haby.

Quand l'Education nationale a-t-elle pris conscience que la mixité ne réglait pas d'elle-même la question de l'égalité des sexes à l'école?

Dès 1982, une circulaire donne pour mission à la mixité d'assurer la «pleine égalité des chances» entre les filles et les garçons par la «lutte contre les préjugés sexistes». Il aurait fallu aller plus loin, tenter d'imaginer une pédagogie différenciée. Malheureusement, au nom de la neutralité laïque, le système éducatif ne laisse aucune place aux différences. Les écarts de maturité et de rythme d'assimilation des connaissances entre les garçons et les filles ne sont jamais pris en compte. Nous confondons égalité et égalitarisme. La non-mixité, si elle est temporaire et optionnelle, peut apporter une aide sur mesure, au même titre que d'autres méthodes d'apprentissage.

Est-on sûr que les garçons réussiraient mieux s'ils étaient séparés des filles?

Nous manquons d'exemples, c'est vrai. Mais, dans les pays anglo-saxons, les jeunes filles de milieu populaire scolarisées dans des établissements non mixtes réussissent beaucoup mieux que les autres. Ce qui prouve que l'apprentissage séparé agit sur les résultats. (...)

Propos recueillis par Claire Chartier *L'Express* du 28 août 2003

Document n°3

Isabelle Cabat est professeur des écoles et membre de l'association Mix-Cité.

«C'est la mise en œuvre de la mixité qu'il faut blâmer»

«Il est grand temps de réfléchir aux effets de la mixité. Les comportements sexistes qu'elle reproduit enferment les garçons et les filles dans des rôles ne leur permettant pas de s'exprimer tels qu'ils sont. Mais il faut savoir ce que l'on veut: apprendre à vivre ensemble, ou les uns à côté des autres, dans des ghettos. Ce n'est pas le principe de la mixité que l'on doit blâmer, c'est sa mise en œuvre au quotidien. Les enseignants ne sont pas du tout mis en garde contre les clichés qu'ils véhiculent inconsciemment. Et leur formation ne leur donne aucun outil pour parler de ce type de discriminations en cours. Le problème est que le ministère de l'Education ne se donne pas les moyens de faire une vraie politique d'égalité des sexes à l'école. Rien que dans les manuels scolaires, il y a beaucoup à faire : on y lit encore que le droit de vote universel a été instauré en France en 1848, alors que les femmes ne l'ont obtenu qu'en 1945!»

Propos recueillis par Claire Chartier *L'Express* du 28 août 2003

Sujet n°2

Thème de l'exposé : Les difficultés de l'adolescence

Document n°1

Les ados dorlotés

Pour aider les jeunes en souffrance psychique, Jacques Chirac veut créer une Maison de l'adolescent département. La panacée?

Ses doigts s'agrippent au gros coussin posé sur ses genoux. Son doudou, son armure. Combien pèse-t-elle? 40 kilos, à peine. La jeune fille, pull rose, cheveux en pétard, est suivie pour anorexie, depuis plusieurs semaines, dans l'unité médico-psychologique de l'adolescent et du jeune adulte, à Bordeaux, avec une trentaine d'ados dépressifs ou suicidaires. «Si vous saviez comme je souffre, confie une autre anorexique, en pantalon fleuri. Les fêtes, les anniversaires, je les passe sans mes parents.» C'est ici, au centre Abadie, que vient d'ouvrir le Pôle aquitain de l'adolescence: un lieu de prévention unique en France - avec la Maison de l'adolescent du Havre, créée en 1999 - où les jeunes peuvent consulter, au même endroit, dans le centre-ville, gynéco, psychiatre, avocat, dermatologue ou nutritionniste.

«Nous devons les considérer comme des grands, pas comme des adultes»

Ni dispensaire, ni maison de justice, ni hôpital psychiatrique, le label «Maison de l'adolescent» fait des émules partout en France: une dizaine de structures de ce type sont en chantier à Marseille, Bobigny, Paris, Poitiers, etc. Et le président Jacques Chirac s'est engagé à en créer une dans chaque département. «Longtemps les ados dépressifs se retrouvaient soit en pédiatrie, au milieu des jouets Fisher-Price, soit avec des personnes âgées, explique Xavier Pommereau, psychiatre, fondateur du Pôle aquitain de l'adolescent. Les 10-25 ans n'étaient pas reconnus dans leur spécificité. Nous devons les considérer comme des grands, pas comme des adultes.» Chaque année, près de 50 000 jeunes font une tentative de suicide et 800 meurent par suicide: c'est la deuxième cause de décès des 15-24 ans après les accidents de la route. Le 5 février, à l'occasion de la Journée nationale de prévention du suicide, les associations vont tirer le signal d'alarme: l'Hexagone est dans le peloton de tête des pays européens, après la Finlande, l'Autriche, le Luxembourg et la Belgique.

«En France, il y a eu beaucoup de progrès dans le domaine de la petite enfance, relève Christian Jacob, ministre délégué à la Famille, qui vient d'inaugurer le Pôle aquitain de l'adolescence à Bordeaux. Mais, en matière d'adolescence, il y a un vide complet.» D'ici à un an, une Conférence nationale de l'adolescence devrait réunir tous les acteurs concernés. Selon la Défenseure des enfants, Claire Brisset, 15% des ados présentent des signes de souffrance psychique. «En sixième, tout se détraque, dit-elle. Ni l'école ni la famille ne peuvent alors rien faire.» Dans son rapport sur l'absentéisme scolaire qu'il vient de remettre au gouvernement, le groupe de travail interministériel relève que «le taux de passage à l'acte suicidaire est plus élevé chez les absentéistes que chez les non-absentéistes», et s'inquiète de cette «démarche autopunitive». Le ministre délégué à l'Enseignement scolaire, Xavier Darcos, qui a été frappé par le tableau inquiétant dressé par les infirmières scolaires et les conseillers d'orientation, doit intervenir, le 26 février, sur la santé des ados.

Toxicomanie, anorexie, fugues, tentatives de suicide, le blues des ados est non plus considéré comme une crise passagère, mais comme une vraie pathologie. «Jamais on n'a autant encensé la jeunesse, raconte le sociologue David Le Breton, auteur des Conduites à risque (PUF). La publicité n'est faite que pour eux. La société se juvénilise: les aînés s'efforcent de devenir les copains de leurs enfants, et omettent de prendre leur responsabilité de parents, celle de poser des interdits.»

«Une appellation attrape-tout»

Les conduites à risque foisonnent chez les jeunes: leur manière à eux de trouver des limites, un sens à leur vie. Dans son centre pour ados, le pédopsychiatre Patrice Huerre - qui publie L'adolescence n'existe pas (Odile Jacob) - reçoit huit demandes pour une place. Il n'est pas pour autant séduit par la «Maison de l'ado». «Une appellation attrape-tout et dangereuse, lâche-t-il. Elle traduit l'idée qu'il faut se substituer aux parents. On décrète qu'il en faut une par département, mais il vaudrait mieux soutenir les structures existantes.» Une telle formule risque, par ailleurs, de renforcer l'idée que les ados sont une peuplade à part, presque étrangère. La déprime touche tous les âges: le suicide est, par exemple, la première cause de mortalité chez les 25-34 ans.

Marie Huret *L'Express* du 30 janvier 2003

* Fischer Price : Marque de jouets pour enfants

Document n°2

«La crise d'adolescence n'a rien d'une fatalité» Par Michel Fize, sociologue au CNRS (Centre national de recherche scientifique)

A qui revient cette idée folle d'inventer, un jour... la « crise » d'adolescence ? Jean-Jacques Rousseau lui-même, le philosophe pédagogue ! Il n'y aurait, selon lui, qu'adolescents révoltés ou déprimés... Pourtant, tout ceci n'est qu'une fable ! La crise d'adolescence (de la puberté, en réalité) n'a rien d'une fatalité, ne répond à aucun déterminisme biologique. Et l'opposition aux parents – aux enseignants quelque fois – n'est pas une nécessité, même si les « spécialistes » estiment que non seulement la crise existe, mais encore qu'il vaut mieux la faire tôt que tard. Nous savons maintenant que l'erreur d'analyse tient au fait que la plupart des psychologues, psychiatres, psychanalystes et médecins parlent de l'adolescence sur la base d'observation de jeunes en difficulté psychologique ou sociale, essayant de comprendre et de dessiner le « normal » à partir du « pathologique ».

Or, la plupart des adolescents traversent cette période de vie paisiblement, sans conflit avec quelque adulte que ce soit. Il semble bien, comme le soulignait déjà Rousseau, que certaines conditions familiales (dialogue, responsabilités) ou sociales (implication des adolescents dans la vie de la cité) soient de nature à contrarier le processus de crise pubertaire. Il existe ainsi des sociétés où les rapports entre adultes et adolescents sont organisés de telle sorte que chacun ayant un rôle à jouer au sein de la communauté regarde l'autre avec respect et tolérance. C'est le cas des sociétés dites « primitives », où, à l'issue de rites initiatiques, les garçons pubères entrent dans la communauté des adultes : les tensions entre générations sont ainsi tuées de manière préventive.

Dans nos sociétés « modernes », il n'y a plus de responsabilités pour les plus jeunes, plus de dialogue avec eux. D'où révolte, mauvaise humeur, violences de leur part. En famille, chacun vit dans son monde, avec ses amis, ses centres d'intérêt. D'où cette opposition que l'on observe ici ou là, entre parents et adolescents. Cela tient à une mauvaise relation entre eux. Pas facile pour des parents de voir grandir leurs enfants ! De voir contester leur pouvoir ! Pas facile pour des adolescents, qui pensent par eux-mêmes, voient la vie à leur façon, de supporter encore l'emprise familiale ! D'où le grand malentendu... et la prétendue « crise ».

* Auteur de « Ne m'appellez plus jamais crise ! » aux éditions Eres, 2003.

20 Minutes.fr du 12 mars 2003

Document n°3

Sécher les cours, le comportement d'une « jeunesse en danger »

QUEL est le processus qui mène un élève à devenir absentéiste ? Comment s'opère ce « décrochage » ? Quels sont les événements qui provoquent le « passage à l'acte » ? Contre les simplismes et les idées reçues, Catherine Blaya, codirectrice de l'Observatoire européen de la violence scolaire, a interrogé 220 élèves dans cette situation pour entendre leur histoire et retracer leur parcours.

De cette étude inédite (...) il ressort une vision précise, presque « biographique », de la souffrance qui conduit ces jeunes à perdre espoir dans l'école et à la rejeter parfois violemment.

L'échec scolaire est logiquement une des clés d'explication de ce « décrochage », de cette démotivation. L'amertume de ces adolescents qui « traînent leur valise d'échecs » les conduit à rechercher des « stratégies d'esquive », selon la chercheuse.

Le désintérêt, l'abandon constituent des protections contre la perte d'« estime de soi » et l'étiquette de mauvais élèves qui semble leur être attribuée définitivement. (...) Plutôt que de se sentir « bons à rien », ces élèves choisissent alors d'échapper à un monde scolaire qui leur renvoie une image trop déplorable.

Certains élèves deviennent « absentéistes de l'intérieur » : ils évitent une partie des cours tout en restant dans les établissements. Ils « pratiquent un sport bien difficile : passer le plus possible inaperçu, ne pas se faire remarquer et attendre que passe le temps pendant que s'accumulent les difficultés scolaires ».(...)

D'autres décrochent de manière plus visible et disparaissent de l'espace scolaire. Ils se retrouvent dans les cafés, dans la rue ou devant des... consoles de jeu. « Les absentéistes sont aussi nombreux à rester chez eux, voire à s'ennuyer, passant leurs journées devant la télévision ou l'ordinateur, tuant le temps, et parfois totalement désœuvrés. » Pour Mme Blaya, ce repli sur soi illustre l'importance des problèmes relationnels que peuvent ressentir ces jeunes.(...)

A partir de tous ces entretiens, la sociologue veut inverser le regard habituellement porté sur le décrochage scolaire. « Le renforcement du sentiment d'insécurité, la prégnance de plus en plus forte dans l'opinion publique de la croyance en une jeunesse dangereuse s'alimentent d'une relation supposée entre délinquance et absentéisme scolaire », constate-t-elle en référence aux débats récents sur le sujet en France. Plutôt que de voir dans ces comportements l'expression d'une « jeunesse dangereuse », il faut y chercher, selon elle, les signes d'une « jeunesse en danger ». A l'image de l'absentéiste-délinquant, elle substitue celle d'un absentéiste en souffrance.

Luc Bronner, *Le Monde*, 27 mars 03

Sujet n°3

Thème de l'exposé : La notion de « Droits de l'homme » est-elle amenée à évoluer ?

Document n°1

Le développement du droit international conditionne la progression des droits humains

Les droits de l'homme sont-ils en danger ? Leur conception et leurs avancées ont-elles été stoppées par la "guerre contre le terrorisme" ? Pour Irène Khan, secrétaire générale d'Amnesty International : *"Sous couvert d'une politique étroitement sécuritaire (depuis le 11 septembre), des initiatives concertées ont mis à mal les avancées en matière de droits humains enregistrées au cours des dernières décennies. Des mesures draconiennes telles que l'intrusion dans la vie privée des gens, la détention de suspects sans jugement ou le renvoi forcé dans leur pays d'origine de personnes au mépris de leur sort, ont été prises tant par les gouvernements démocratiques qu'autocratiques. Cela a porté atteinte au droit international."* Si le constat est teneux, la situation n'est pas aussi manichéenne qu'il n'y paraît. *"Les défenseurs des droits humains ont aussi connu des succès importants ces derniers mois, poursuit Irène Khan. Je pense à l'instauration, le 1^{er} juillet 2002, de la Cour pénale internationale, la CPI, qui représente une étape décisive dans la lutte contre l'impunité dont jouissaient les auteurs des pires crimes contre l'humanité. Mais aussi l'entrée en vigueur de l'accord visant à mettre un terme à l'enrôlement d'enfants soldats et l'adoption d'un protocole dont l'objectif est d'établir un système international de visites régulières des lieux de détention."*

Antoine Garapon, secrétaire général de l'Institut des hautes études sur la justice, estime que le succès de la Cour pénale internationale dépendra de sa capacité *"à inventer un produit de synthèse qui n'existe pas encore : une marge de manœuvre entre l'application de la justice pénale internationale et des considérations de politique internationale, car les deux sont indissociables"*. Pour le magistrat, le gage de l'efficacité de la CPI *"sera, par sa seule existence, de contraindre les juridictions nationales à juger leurs propres ressortissants, auteurs de crimes, plutôt que de laisser la Cour pénale internationale instruire les affaires et juger les coupables"*.

Le second enjeu des années à venir réside dans l'élargissement réussi de la sphère des droits humains. Afin qu'elle n'englobe plus uniquement le respect des droits fondamentaux des personnes (la vie, l'intégrité physique et morale, la dignité, etc.) ou la liberté d'expression. Depuis peu, elle s'est ouverte aux droits économiques et sociaux ainsi qu'à la protection de l'environnement et du patrimoine. *"Cette extension des droits humains est positive, j'y suis totalement favorable, car tous les progrès sont bons à prendre à la condition expresse que cela ne se fasse pas au détriment des droits fondamentaux de l'homme, analyse Henri Leclerc, président d'honneur de la Ligue des droits de l'homme. N'oublions pas ce que prône la Déclaration universelle de 1948 : 'lutter contre la terreur et la misère'. A mon sens, si l'on a vraiment progressé depuis cinq décennies dans la lutte contre la terreur, ce n'est pas le cas en matière de lutte contre la misère. Or, l'enjeu fondamental pour faire réellement progresser les droits humains, c'est de pouvoir avancer sur les deux fronts. Il existe une fracture économique qui n'encourage pas cette progression : les riches sont de plus en plus riches, et les pauvres le sont de plus en plus."* Tous les observateurs, y compris onusiens, reconnaissent aujourd'hui que la promotion des droits humains sera conditionnée, à l'avenir, par un retour marquant des Nations unies sur ce terrain. *"Le sujet n'a jamais reçu l'attention qu'il méritait du Conseil de sécurité"*, admet Sergio Vieira de Mello, haut-commissaire aux droits de l'homme de l'ONU et représentant spécial des Nations unies en Irak. [...]

La promotion des droits humains passera encore par le renforcement du rôle moteur joué par l'Union européenne. Premier espace supranational à s'être doté d'une Convention des droits de l'homme et d'une juridiction ad hoc (la Cour européenne des droits de l'homme), l'Union a étendu et renforcé, selon Henri Leclerc, *"la notion d'Etat de droit. Les Etats ont accepté de réduire leurs compétences au profit d'une instance judiciaire supérieure"*.

De leur côté, les Etats-Unis devront, eux, de l'avis de Sergio Vieira de Mello, *"redécouvrir les vertus du multilatéralisme et de l'ONU pour préserver leurs intérêts nationaux"*. *"Surtout, les Américains doivent cesser de dire qu'ils appliquent les dispositions du droit international mais sans en reconnaître la supériorité par rapport à leur droit national"*, ajoute Antoine Garapon.

Enfin, les promoteurs des droits de l'homme réaffirment le besoin de développer ceux-ci sur le continent africain, sous peine de voir régulièrement éclater des guerres civiles ou de voir le continent s'appauvrir plus encore. *"Il faut*

faire baisser la pression économique qui pèse sur les Etats africains, plaide Henri Leclerc. Pour éviter de les rendre exsangues, il faut réellement s'interroger sur l'opportunité d'annuler leurs dettes pour leur donner les ressources nécessaires à l'avènement d'Etats de droit forts. Puis, il faut développer une vraie citoyenneté pour que le renversement des régimes ne se fassent pas uniquement par les armes et au profit de minorités organisées qui, elles-mêmes parvenues au pouvoir, seraient tentées de le confisquer."

Si les défenseurs des droits humains ne sont pas pessimistes, ils envisagent l'avenir avec crainte. *"Les droits humains ne sont pas un luxe pour époque de prospérité, tonne Irène Khan. Ils doivent être défendus en toutes circonstances, et plus particulièrement dans les périodes de danger et d'insécurité. Le respect de ces droits est une obligation morale pour les gouvernements. Il leur fournit le cadre normatif nécessaire pour rendre compte de leurs actes. Ils fournissent un cadre permettant un dialogue constructif entre les gouvernements et les peuples. Seuls les droits humains peuvent étayer la construction d'un monde plus sûr."*

Loïck Coriou, *Le Monde*, 14 août 2003

Document 2

ONG : de l'humanitaire d'urgence à la "diplomatie" non gouvernementale

Présentes sur tous les terrains, des zones de conflits aux couloirs du Palais des Nations, les organisations non gouvernementales, les ONG, ont vu leur rôle et leur influence s'accroître notablement ces vingt dernières années. Occupant progressivement l'espace déserté par les Etats, elles sont devenues incontournables dans le paysage politique et social contemporain, notamment dans le domaine du développement, des droits de l'homme, de l'action humanitaire, de l'environnement et de la prévention des conflits. Surtout, elle sont à l'origine ou ont étroitement accompagné les grandes évolutions de ces deux dernières décennies en matière de droits humains.

Historiquement, les ONG ont pris leur essor à la fin des années 1960. Dans la foulée de la contestation soixante-huitarde, des leaders d'opinion décident d'agir de manière tonitruante et concrète si les Etats ne le font pas. C'est l'âge d'or des *"french doctors"*, ces praticiens français membres de Médecins sans frontières ou de Médecins du monde, qui sont souvent les premiers, voire les seuls, à porter secours aux victimes de conflits ou de catastrophes naturelles dans les pays dits du tiers-monde. C'est aussi l'époque des premières grandes opérations de lobbying auprès des Etats. Amnesty International met mal à l'aise les dictateurs avec ses campagnes *"Ecrire contre l'oubli"*, opération qui consiste à demander aux anonymes d'écrire aux gouvernements pour demander la libération ou le respect des droits des détenus politiques. Dans les années 1980 et 1990, leur rôle a considérablement évolué.

Preuve de cette montée en puissance exponentielle : l'Union des associations internationales fondée en 1907 à Bruxelles recense aujourd'hui plus de 20 000 ONG alors qu'on n'en comptait que quelques dizaines au début du XX^e siècle et moins de 5 000 au début des années 1980. Autre statistique révélatrice : environ 60 % de l'aide humanitaire d'urgence de l'Union européenne mais aussi des Etats-Unis et du Japon transitent par le biais des ONG.

Outre les progrès de la démocratisation depuis la chute du mur de Berlin et la déliquescence du bloc de l'Est, ce développement fulgurant doit beaucoup à la mondialisation et à l'avènement de réseaux de communication transcontinentaux comme Internet. De Porto Alegre aux forums de discussion virtuels, une capacité de mobilisation exceptionnelle est née de ces phénomènes et évolution.

Cette force de mobilisation est mise à profit par des centaines d'ONG dont les activités en matière de droits de l'homme transcendent les frontières. Parmi elles, certaines organisations comme Amnesty International, Human Rights Watch ou la Fédération internationale des droits de l'homme exercent une influence internationale et sont structurées comme des multinationales. Elles mènent des enquêtes indépendantes, publient des lettres d'information et diffusent des rapports thématiques détaillés. Elles font également pression sur les gouvernements pour qu'ils respectent les normes internationales des droits de l'homme. Ce qui fait dire à Steve Charnovitz, juriste et auteur du livre *Les ONG : deux siècles et demi de mobilisation*, que *"le régime des droits de l'homme serait inimaginable sans les ONG"*.

Dans ce domaine, leur travail au côté de l'ONU et des grandes institutions supranationales est crucial. Elles ont joué un rôle fondamental dans l'inclusion de la "clause des droits de l'homme" dans la Charte de création du Commissariat des Nations unies pour les droits de l'homme. Lors des grandes conférences mondiales qui ont jalonné les années 1990, elles sont largement intervenues dans l'établissement des priorités fixées en matière de droits humains : accords sur les droits de l'homme à Vienne en 1993, sur la population et le développement au Caire en 1994, sur le développement social à Copenhague en 1995, sur les droits des femmes à Pékin en 1995 et sur la

sécurité alimentaire à Rome en 1996.

Les messages véhiculés par les ONG, souvent provocants, s'appuient néanmoins sur un travail approfondi d'expertise mené sur le terrain. La campagne sur la dette, la convention d'Ottawa sur les mines antipersonnel, le traité sur la Cour pénale internationale sont autant d'exemples de leur capacité à entraîner et à convaincre les gouvernements du bien-fondé de leurs idées et de leurs travaux. Bref, de l'humanitaire d'urgence, les ONG ont fait évoluer leur champ d'action sur le terrain politique, social, diplomatique. Hier contestatrices, elles sont avant tout, en 2003, force de préconisation.

D'ailleurs, pour Emmanuel Fagnou, secrétaire général de Coordination Sud, plate-forme rassemblant plusieurs dizaines d'organisations et supportant des actions internationales majeures, *"l'objectif est de parvenir à dégager des alliances d'ONG, à créer des réseaux, des fédérations pour aboutir à une véritable diplomatie non gouvernementale"*. Une approche nouvelle redoutée par Serge Sur, professeur à l'université de Panthéon-Assas, pour qui *"les ONG idéologiques aspirent à devenir des partis politiques internationaux, sans légitimité, sans racines et sans contrôle favorisant le développement d'une diplomatie parallèle, sans aucune base démocratique, qui interfère avec les diplomaties étatiques."*

Renaud Charles, *Le Monde*, 14/08/03

Partie 3

PRODUCTION ÉCRITE

25 points
Domaine : Sciences



■ Exercice 1 - Synthèse de documents 13 points

Document n° 1

De l'eau a coulé sur la planète rouge

L'eau martienne. Voilà plus d'un siècle que l'hypothèse de son existence fascine les terriens. Dès la fin du XVIII^e siècle, la planète rouge apparaît comme la soeur de la planète bleue, avec son inclinaison, ses reliefs, sa rotation de quasi-24 heures, et ses calottes polaires qui brillent, déjà, au bout des télescopes. Alors, l'eau martienne, prodrome* d'une vie du même nom, fait rêver. Au point qu'en 1877, Giovanni Schiaparelli en voit les traces en scrutant Mars dans le ciel italien de l'observatoire de Brera : la planète est sillonnée, observe-t-il, de sillons rectilignes. Ne sont-ce pas là des canaux, créés par des Martiens, pour irriguer les régions arides équatoriales avec l'eau des pôles ? La controverse fait long feu : trente-deux ans plus tard, en 1909, (...) Eugène Antoniadi démontre, à l'observatoire de Meudon, que les «canaux» ne sont qu'effets d'optique. Les canaux sont donc un mirage, mais l'eau martienne, elle, est bien réelle. Le dernier demi-siècle d'observations a fini par en apporter la preuve. «*Depuis les années 50-60, grâce aux observations télescopiques terrestres, on avait pu déduire que la calotte polaire nord était essentiellement constituée d'eau glacée*», rappelle François Costard, chargé de recherche au CNRS en géomorphologie planétaire, spécialiste de Mars.

L'aventure de la connaissance de l'eau martienne ne faisait que commencer, tarabouée par trois grandes questions : combien y a-t-il d'eau sur Mars, où est-elle, et quelle a été son histoire ? Elle a été ponctuée, explique François Costard, par trois découvertes majeures.

La première, en 1976, lorsque les sondes américaines Viking découvrent l'existence de réseaux de vallées comparables à ceux creusés par les rivières terrestres. Ils sont la preuve que de l'eau liquide s'est écoulée il y a entre 3,8 milliards et 3 milliards d'années. «*La seconde découverte, poursuit le chercheur, a été faite par la sonde américaine Mars Global Surveyor : elle a révélé des traces d'écoulements qui dataient d'il y a quelques dizaines de millions d'années. C'est-à-dire hier, pour un géologue. On ne s'attendait pas à cela : Mars était donc une planète active il n'y a pas si longtemps, travaillée par une eau liquide.*» Voilà qui change le cours de l'histoire de l'eau martienne. *Quid* de son présent ? Ou est-elle passée ? Y en a-t-il ailleurs que dans la calotte du pôle Nord ? Le pôle Sud semblait formé essentiellement de gaz carbonique (CO₂). En 2002 - troisième grande découverte -, la sonde Mars Odyssey détecte de très fortes concentrations d'hydrogène dans cette région: «*La seule explication possible était qu'elle renfermait de l'eau, à une faible profondeur.*» La sonde européenne Mars Express vient de lever l'ultime doute. Mais existe-t-il d'autres pièges à eau sur Mars ? L'eau qui autrefois a façonné le relief s'est-elle infiltrée dans le sol ? Cette question, à laquelle la sonde européenne tentera de répondre, est fondamentale : «*Le sous-sol martien renferme une histoire d'eau - et peut-être de vie - dont la Terre n'a plus la mémoire*, dit François Costard. *Les plus anciens indices de vie sur terre datent de 3,5 milliards d'années. Sur Mars, des surfaces vieilles de 4,6 milliards d'années sont restées intactes. S'il y a eu là un début de vie, on devrait le voir.*»

Par Corinne BENSIMON, Libération, 24 janvier 2004

* prodrome : ce qui annonce un événement

Document n° 2

Entretien avec Marcello Coradini, responsable des programmes d'exploration du système solaire à l'Agence spatiale européenne (ESA).

«On peut dire aujourd'hui que Mars est une planète humide»

L'ESA a annoncé vendredi l'observation de glace d'eau au pôle Sud de Mars. Est-ce une nouveauté ?

On suspectait cette présence d'eau dans la calotte polaire australe. Mais jusqu'à présent, on avait observé seulement la présence d'hydrogène, ce qui est une condition de la présence d'eau, mais qui n'est pas une preuve suffisante.

[...]

Comment être sûr qu'il s'agit vraiment d'eau ?

La caméra reçoit la lumière du soleil réfléchi à la surface martienne. Mais les ondes ne sont pas toutes réfléchies de la même manière, suivant les substances qu'elles ont rencontrées. En observant une couleur caractéristique de la molécule d'eau, ou de gaz carbonique, avec le spectromètre Omega, on obtient des photographies qui montrent la présence ou l'absence de ces substances. [...]

Sait-on mesurer précisément la quantité d'eau présente ?

Pas encore. Il faudra du temps pour analyser les données. [...] En revanche, les images dont nous disposons nous permettent de dire que cette glace humide est mélangée, et non pas superposée, à ce que l'on appelle la glace sèche, la glace carbonique. [...]

En quoi est-ce important de le savoir ?

On a énormément à apprendre de la distribution de l'eau sur cette planète. C'est l'objectif principal de la mission Mars Express dont tous les instruments ont été choisis pour étudier l'ensemble des aspects liés à la présence (et/ou l'absence) d'eau sur la planète, et pour mieux connaître le cycle de l'eau. Dans quelques mois, l'entrée en service du radar de Mars Express nous permettra d'en savoir plus sur le sous-sol de la planète. Il pourra fouiller jusqu'à plusieurs centaines de mètres de profondeur pour voir si de la glace y est piégée. Nous voulons comprendre le climat de Mars, son histoire, ses instabilités, notamment pour déterminer la quantité d'eau qui s'est échappée de la planète et pouvoir déterminer à l'aide de nos modèles si, par le passé, il y a eu assez d'eau et des conditions de stabilités climatiques suffisantes pour permettre l'apparition de la vie.

La vie peut-elle être présente dans la glace que vous avez découverte ?

Oui, il pourrait encore y avoir de la vie sur Mars, ou des vestiges. Bien sûr, on ne cherche pas de poulets dans la glace. Mais des formes simples: bactéries, virus ont pu résister. La vie a du mal à apparaître, mais une fois qu'elle est là, elle résiste. Des bactéries soumises à plusieurs années d'un traitement spatial glacial, bombardées par des rayonnements cosmiques, ont pu redémarrer une fois remise dans de l'eau. [...] Le froid n'est pas un problème pour les bactéries. [...]

Par Denis DELBECQ, Libération, samedi 24 janvier 2004

Document n° 3

Mars vire au bleu

De l'eau. Gelée, certes, mais de l'eau. Pour ainsi dire là, à portée de main, «au jour», selon l'expression de Jean-Loup Bertaux, un des responsables de la mission européenne sur Mars. «Il s'agit d'eau en surface, au jour et qui n'est pas recouverte par de la glace de gaz carbonique», a précisé le chercheur. [...]

La preuve en a été fournie par Omega (Observatoire martien pour l'étude de l'eau, des glaces et de l'activité), l'un des sept instruments embarqués par Mars Express*. «Ce que nous avons découvert, c'est une importante quantité d'eau sous forme de glace, avec une énorme banquise de glace de CO₂», a expliqué l'astrophysicien français Jean-Pierre Bibring (Institut d'astrophysique spatiale d'Orsay), responsable scientifique du spectromètre Omega. [...]

Glacière permanente, ou glace qui s'évapore pendant l'été martien pour se recondenser pendant l'hiver? La première hypothèse est privilégiée: «On est à la fin de l'été. Le fait que de la glace se trouve encore au pôle sud tend à prouver qu'il s'agit de glace permanente», a indiqué le scientifique.

De l'eau, donc de la vie? Cette découverte ne permet pas d'avancer, souligne Francis Rocard, responsable des programmes d'exploration solaire au Centre national d'études spatiales (CNES, France), interrogé à Paris par l'AFP. «C'est dans les profondeurs de Mars que se trouvent peut-être des nappes phréatiques remplies d'eau liquide dans laquelle, si jamais la vie a existé sur Mars, on peut supposer que des bactéries existent encore.» Et c'est le radar «Marsis», un autre des outils à bord de Mars Express, qui fera le boulot dans deux mois: «pénétrer» jusqu'à 4 ou 5 kilomètres sous la surface de la planète. [...]

La sonde a par ailleurs produit de nouvelles images du relief de la planète rouge. Et pour Gerhard Neukum, professeur de planétologie à l'Université libre de Berlin, le doute n'est plus de mise. Alors que les scientifiques ont toujours pris avec des pincettes les clichés de «canyon», doutant qu'il y ait eu dans le passé des lacs, des mers, des océans ou des rivières, «une activité d'érosion par l'eau s'est produite autrefois sur la surface martienne», peut affirmer le chercheur. [...]

Libération, 23 janvier 2004

* Mars Express : sonde européenne en orbite autour de la planète Mars

■ Exercice 2 - Essai argumenté

12 points

Une revue scientifique organise un forum sur le thème : y a t il une vie extraterrestre ? Vous avez beaucoup de doutes là-dessus. Vous envoyez votre participation au forum et vous faites part des ces doutes da façon humoristique mais convaincante.

ÉPREUVE DE PRODUCTION ORALE

25 points

Domaine : Sciences
Préparation : 60 minutes
Passation : 30 minutes environ

Sujet n°1

Thème de l'exposé : La planète est-elle menacée à court terme ?

Document n°1

Ecologie. Selon l'institut Worldwatch, la frénésie de consommer hypothèque l'avenir.

La planète passe à la caisse

La libido du consommateur se porte bien : la frénésie qui règne dans les magasins depuis l'ouverture des soldes, la semaine dernière, suffit à le vérifier. Mais est-ce une preuve de bonne santé ? De bonheur ? *«Nous sommes plus riches plus gros, mais pas beaucoup plus heureux»*, affirme, dans son rapport annuel sur *«l'état de la planète»*, le Worldwatch Institute, centre international de recherches écologiques basé à Washington. La consommation ne cesse d'augmenter dans les pays industrialisés, ce qui met les hommes et la planète en danger, estime l'organisation.

Alarme. *«Jusqu'à maintenant, l'augmentation de la consommation avait permis de répondre à des besoins de base et de créer des emplois»*, mais *«aujourd'hui, cet appétit sans précédent attaque les systèmes naturels dont nous dépendons»*, s'inquiète le président de cet institut, Chris Flavin. Les niveaux croissants d'obésité, d'endettement personnel, la course après le temps, et un environnement dégradé : autant de signes pour le Worldwatch que la consommation excessive diminue la qualité de vie. L'exemple du modèle américain est probant. Aux Etats-Unis aujourd'hui, selon le rapport, il y a plus de véhicules de particuliers sur la route que de gens dotés d'un permis de conduire ; la taille des réfrigérateurs a augmenté de 10 % entre 1972 et 2001 ; les nouvelles maisons sont 38 % plus grandes en 2000 qu'en 1975, bien que le nombre de personnes par foyer ait diminué. Mais quand on demande aux Américains s'ils sont heureux, on obtient l'exacte proportion de oui (un tiers) qu'en 1957, alors que leur revenu a doublé dans cet intervalle.

Si la consommation continue de croître dans les pays riches, c'est qu'elle y est devenue une fin en soi, juge le rapport. Simultanément, les dépenses de biens et de services augmentent rapidement dans les pays en développement. Environ, 1,7 milliard de personnes plus d'un quart de l'humanité sont entrées dans la «classe consommateur», en adoptant les standards d'alimentation, de transport et de modes de vie jusque-là réservés aux pays riches (Europe, Etats-Unis, Japon). Rien qu'en Chine, 240 millions de personnes ont accédé ces dernières années au statut de consommateurs, un nombre qui dépassera bientôt celui des Etats-Unis.

Insupportable. Cette augmentation globale de la consommation suit un rythme que la planète ne peut supporter : pollution, déforestation, destruction des ressources naturelles, dégradation des nappes phréatiques en sont en effet le corollaire. Avec seulement 4,5 % de la population mondiale, les Etats-Unis sont ainsi responsables de 25 % des émissions totales de gaz à effet de serre. *«Contrôler la consommation plutôt que laisser la consommation nous contrôler»* est un défi qu'il serait fou de sous-estimer, avertit le directeur du Worldwatch Institute.

Par Eliane PATRIARCA *Libération* du 13 janvier 2004

Lester Brown, chercheur, juge vital d'obliger l'économie à intégrer l'écologie :

« La catastrophe dans deux ou trois ans »

Lester Brown est un pionnier de la réflexion sur le développement durable. C'est lui qui, en 1972, a fondé le Worldwatch Institute. Depuis, il a pris ses distances et créé en 2001, le Earth Policy Institute. Il reste fidèle à ses idées et défend depuis plus de trente ans le recours à «une autre croissance». Dans son dernier livre publié en français, «Eco-économie», Lester Brown appelle à une révolution de notre modèle économique. Après avoir dressé un tableau très noir des relations tendues entre l'homme et son environnement, il imagine une économie capable d'inverser le mouvement de détérioration des ressources de la planète, une économie intégrée à l'écologie et plaide pour un modèle industriel fondé sur les énergies renouvelables et le recyclage.

«Nous sommes en train de perdre la guerre pour sauver la planète», écrivez-vous dans votre livre...

Je pense depuis longtemps que l'attitude des hommes face à la planète conduira à la catastrophe. Cependant, ce qui apparaît clairement aujourd'hui, c'est que la crise se produira non pas dans une vingtaine d'années, mais dans deux ou trois ans. Le secteur de l'alimentation m'apparaît comme le plus vulnérable. Et le pays le plus exposé est la Chine.

Les agriculteurs sont confrontés à deux problèmes. D'abord, l'élévation des températures, la plus forte depuis la naissance de l'agriculture. Des études récentes montrent que chaque degré Celsius supplémentaire diminue le rendement des cultures de 10 %. Le second challenge, c'est la baisse des nappes phréatiques, un phénomène récent : le surpompage est avéré en Chine, en Inde et aux Etats-Unis, trois pays qui à eux seuls produisent près de la moitié de la récolte des céréales du monde. Or l'agriculture absorbe aujourd'hui 70 % de l'eau consommée dans le monde. On ne réalise pas assez qu'une pénurie d'eau signifie aussi une pénurie alimentaire.

Depuis quatre ans, en Chine, la consommation alimentaire a dépassé la production. Jusqu'à maintenant, la Chine a réussi à combler l'écart en puisant dans ses stocks et elle pourra probablement le faire encore un an. Ensuite, elle devra acheter des quantités massives de céréales (40 à 60 millions de tonnes) sur le marché mondial. Cela pourrait désorganiser complètement ce marché, en provoquant, notamment, une hausse des prix catastrophique pour les pays les plus pauvres.

Comment définir l'«éco-économie» à laquelle vous aspirez ?

Une économie reformulée en fonction des contraintes écologiques pour cesser de détériorer les ressources de la planète. Nous disposons des technologies nécessaires pour bâtir cette économie : presque tous les composants de l'éco-économie sont observables dans au moins un pays. Le Danemark a stabilisé sa population, interdit la construction de centrales électriques au charbon et tire 15 % de son électricité de l'énergie éolienne ; l'Islande est en passe de devenir le premier pays au monde à fonctionner à l'hydrogène ; les Etats-Unis font un bon boulot de recyclage de l'acier, les Pays-Bas ont développé les déplacements en vélo. Le défi maintenant consiste pour chaque pays à combiner toutes les pièces d'une éco-économie. C'est faisable si nous décidons de le faire. Toutefois, nous ne l'avons pas encore décidé.

Au coeur de votre «révolution», il y a la restructuration de la fiscalité.

Il faut utiliser la restructuration fiscale afin que le marché reflète la vérité écologique. L'ancien président d'Exxon en Norvège disait que le socialisme s'était effondré parce qu'il ne permettait pas aux prix de refléter la vérité économique, et que le capitalisme pourrait s'effondrer parce qu'il ne permet pas aux prix de dire la vérité écologique.

Je vous donne un exemple : aux Etats-Unis, une étude du *Center for Disease Control* a calculé le coût indirect du tabac pour la société : coût des traitements des malades et perte de la productivité (absentéisme) chez les fumeurs : 7,80 dollars par paquet. Ce coût est réel, quelqu'un le paie : ça peut être l'employeur, l'employé, ou le contribuable quand il cotise pour les services de santé. Et quel est le coût pour la société de la pollution ? De la consommation d'essence, par exemple (coûts médicaux de l'impact de la pollution atmosphérique, coûts des pluies acides qui abîment les lacs, les forêts, les récoltes et, à plus long terme, coûts du réchauffement climatique) ? Quel est le coût

du changement climatique pour la société ? Nous ne savons pas le calculer mais ce coût existe. C'est pourquoi je propose d'instaurer des subventions pour encourager les activités utiles à l'environnement et de créer des taxes pour décourager celles qui le détruisent. (...) ».

Par Sylvie BRIET et Eliane PATRIARCA, *Libération* du 13 janvier 2004

Document n°3

Le recyclage ne fait pas baisser le taux d'ordures

Recycler n'est pas forcément écolo. S'il s'agit du seul souci environnemental du consommateur, l'opération n'a aucun intérêt, affirme une étude publiée par l'INCPEN (*Industry Council for Packaging and the environment*), une organisation britannique spécialisée dans le lien entre emballage et environnement. Prendre sa voiture pour aller jeter ses bouteilles de vin, de bière ou de lait en verre dans la benne à ordures destinée au recyclage peut ainsi faire davantage de mal que de bien (à l'environnement) si l'on prend en compte les litres d'essence nécessaires pour faire ce trajet. Certes, cet exemple s'applique à la Grande-Bretagne où le consommateur vit souvent loin du centre-ville mais il peut être facilement généralisé à d'autres pays d'Europe, et notamment à la France.

Bonne conscience. «*Le recyclage est une idée mise en place par les grandes entreprises pour éviter de remettre en cause notre mode de consommation. Il donne bonne conscience au consommateur qui, du coup, n'hésite pas à acheter, et donc à jeter sans compter*», explique Florence Couraud, responsable des questions de «production propre» au Cniid (Centre national d'information indépendante sur les déchets). «*En France, le tri sélectif stagne un peu. Il faudrait davantage de pressions et d'incitations.*» L'enjeu est énorme. Chaque Français produit près de 500 kg de déchets par an. Et ce chiffre augmente régulièrement, comme en Angleterre.

Solution. Si l'on en croit l'étude de l'INCPEN, le faible engouement pour le mariage et la hausse du nombre des familles recomposées sont liés de près à l'augmentation des déchets. Les célibataires produiraient en effet deux fois plus d'ordures que les autres compte tenu de leur mode de vie (plats préparés, portions individuelles, etc.). Dans ce contexte, le recyclage est loin d'être la solution miracle. «*Pour le verre, ça va, c'est recyclable quasiment à l'infini. Le plastique, en revanche, pose un vrai problème car ce n'est recyclable qu'une seule fois. Après, cela devient un déchet dont on ne sait plus quoi faire*», explique Florence Couraud. La solution envisageable tiendrait en quelques principes simples : moins consommer ou utiliser des matériaux un peu plus écologiques. Ce qui semble, dans l'un et l'autre cas, loin d'être gagné.

Libération du mardi 13 janvier 2004

Sujet n°2

Thème de l'exposé : Lutte contre la douleur : doit-on fixer les limites de l'insupportable ?

Document n°1

Les antidouleurs

Il appelle ça le « point-gâchette », parce que c'est de là que le coup part. Le coup d'une douleur fulgurante, atroce, « comme une décharge électrique, vous voyez ? ». Du bout de l'index, le sexagénaire effleure un coin du menton, juste en dessous de la lèvre inférieure. « Avant, explique-t-il, j'étais toujours sur le qui-vive, vu qu'on ne peut jamais prévoir à quel moment ça va vous prendre. » Se raser, parler, manger, se brosser les dents... Un rien, et hop ! le coup part. Le calvaire. Parfois, il en pleurait. « Quand il avait trop mal, il partait se cacher », lâche son épouse, Nicole, tout en surveillant le ragoût qui mijote et embaume le vieil appartement des Pavillons-sous-Bois, dans la banlieue nord de Paris. Michel Fallet sourit.

Après « vingt ans à tourner en rond », sans parvenir à vaincre ses crises, le malade au long cours a fini, en 1990, par trouver le chemin de l'hôpital parisien Lariboisière et du bureau des consultations du docteur Claude Thurel. Ce dernier, chef de service, est alors responsable du centre de traitement de la douleur, créé quelque cinq ans plus tôt.

Michel Fallet n'hésite pas à parler de « miracle ». Les vertus anesthésiantes de la thermocoagulation - geste médical qui consiste à chauffer le nerf responsable de la douleur, et, par-là même, à endormir celle-ci durablement - ont rendu sa vie supportable. Certes, sa joue est presque totalement engourdie, mais qu'importe ! Même l'odeur du ragoût est nouvelle. « Avant, la viande, les légumes, il fallait tout passer à la moulinette. Et je mangeais d'un seul côté, en avalant tout rond », note l'ancien commerçant, aujourd'hui à la retraite. Certains de ceux qui souffrent de névralgies faciales se nourrissent à la paille, pour éviter de réveiller le monstre de la douleur qui sommeille en eux. Un monstre à plusieurs têtes.

Rebelles, récurrentes, plus ou moins intenses, plus ou moins fréquentes, les douleurs ont en commun de résister aux traitements prescrits par le généraliste. Névralgies, céphalées, maux de dos... sans oublier le supplice des brûlés et les souffrances des amputés, des sidéens ou des cancéreux en phase terminale, ni même les maux psychologiques, moins évidents, mais désastreux pour la guérison. En France, les centres de traitement spécialisés se comptent sur les doigts de la main : il n'en existe que quatre à Paris - dont celui, pionnier, de Lariboisière. Certains médecins de cet hôpital jouent également un rôle important dans l'association française Douleurs sans frontières (DSF), créée en 1995, et désormais implantée dans sept pays.

Sur une feuille de papier, Michel Fallet, le « miraculé », a fait la liste de toutes les « médecines » vers lesquelles il s'est vainement tourné, durant vingt ans, avant de se rendre à Lariboisière : « Acupuncture, étiopathie, injections d'alcool, appareil à ultrasons... Et, naturellement, ajoute-t-il, les guérisseurs. » Pas les marabouts de Barbès, non, mais des guérisseurs qu'il a consultés « en banlieue », dit-il évasivement.

(...) En ce début décembre, Michel Fallet a repris le chemin de Lariboisière. Cette fois, ce n'est plus le docteur Claude Thurel, à la retraite (et secrétaire général de DSF), mais le docteur Alain Serrie, nouveau chef de service et responsable de l'unité du centre de traitement de la douleur, qui le reçoit. Depuis sa dernière thermocoagulation, il y a neuf ans, les crises de M. Fallet avaient disparu. Mais voilà qu'il y a six mois la douleur s'est réveillée, explique l'ancien commerçant. « Ce n'est pas encore trop fort, ça fait comme des mini-décharges... Mais j'ai préféré venir avant que ça tourne », ajoute-t-il. Parmi la quinzaine de patients reçus ce matin-là, M. Fallet n'est pas (n'est plus) un cas très grave.

Certains, pour lesquels les traitements classiques ne peuvent être appliqués, du fait d'une allergie à la morphine ou d'antécédents vasculaires, subissent un vrai martyre. « J'ai l'impression qu'on m'arrache l'oeil avec une broche, puis la douleur s'étend au crâne, à l'oreille, elle prend la gorge, les mâchoires... Si jamais je pleure, c'est pire, alors je me retiens, murmure une patiente, qui souffre, en période dure, de trois crises par vingt-quatre heures. Je n'en peux plus. C'est à se mettre une balle dans la tête - pas pour mourir, mais simplement pour ne plus souffrir », souffle-t-elle. Le docteur Serrie hoche la tête, prend des notes. Il sait qu'il y a urgence. Il est arrivé que des patients, victimes, comme cette jeune quadragénaire, de douleurs violentes et chroniques, finissent vraiment par se suicider. (...)

« La douleur est universelle : les êtres humains ont tous le même système neurologique. Mais elle s'exprime sous des formes diverses, en fonction des situations », souligne le docteur Serrie. Cet ancien conseiller du ministère de la santé, à qui on doit le lancement du premier plan triennal sur le traitement de la douleur (le deuxième, prévu sur quatre ans, est en cours d'exécution), est président de DSF (www.douleurs-sans-frontieres.org). Malgré des moyens limités, l'ONG est désormais implantée au Mozambique, mais aussi en Angola, au Cambodge, en Arménie... (...) A Maputo (Mozambique), où DSF dispose d'une antenne, les guérisseurs et les sorciers ne manquent pas non plus. La femme de Miguel a dépensé sans doute pas mal de meticals (la monnaie nationale) pour recevoir l'avis d'un de ces présumés devins. Miguel ? Une ombre filiforme sous les couvertures. Sur le mur en parpaings de la chambre, le poster d'une équipe de footballeurs africains, tout en muscles et en sourires, rappelle ce que fut la vie du jeune homme avant que le sida ne le foudroie. Irène et Albertina, deux infirmières de l'hôpital de Maputo, ne l'ont pas vu depuis plusieurs semaines : la voiture de l'hôpital était en panne. (...) Miguel fixe un point devant lui, sans rien dire. Ses grands yeux noirs ont la dureté triste des pierres polies par les marées. Irène le houspille. « Tu es vivant, tu m'entends ? Tu dois te battre pour rester du côté des vivants ! Ne t'inquiète pas de ce que disent les gens, n'écoute pas les sorciers - ils sont juste là pour voler ton argent. Prends tes médicaments et ne te tarabuste pas pour le reste », bougonne-t-elle. (...)

Luisa Anselmo Sampaio, 38 ans, blouse blanche et lunettes rondes, les cheveux crépus tirés en chignon impeccable, travaille dans cet hôpital depuis 1988. A l'époque, la guerre civile battait son plein, avec son lot de massacres et d'horreurs - celles causées, notamment, par les explosions de mines antipersonnel. Mais ce n'est pas la guerre qui a poussé Luisa à demander à passer au service des soins palliatifs et à s'initier, aux côtés du docteur Sophie Laurent, française expatriée et médecin, mariée à un Mozambicain, à l'évaluation et au traitement de la douleur. « Avant, les gens allaient aux urgences et on leur donnait des analgésiques. Si les douleurs étaient récurrentes, il n'y avait rien à faire », explique-t-elle. Le père de Luisa a, lui aussi, travaillé toute sa vie comme infirmier. Autre temps, autre monde : « Avant, on faisait taire la douleur. Aujourd'hui, on l'écoute et on la traite. Et, pour bien la traiter, il ne faut pas seulement s'occuper de la maladie, il faut s'intéresser au malade. Non seulement on le soulage, mais ça rend la médecine beaucoup plus efficace - et souvent moins coûteuse. » (...)

A l'hôpital central de Maputo, Luisa Anselmo Sampaio fait asseoir Angelo, un jeune homme récemment opéré et qui souffre, depuis lors, de douleurs intestinales. Ils discutent un moment. Luisa lui prescrit des médicaments. Ici, au Mozambique - où l'utilisation de la morphine a commencé avec l'arrivée de DSF -, le changement des moeurs médicales s'amorce lentement. Ailleurs, les choses piétinent. En Angola, le taux de mortalité parmi les patients hospitalisés à la suite de brûlures au centre de Neves Bendinha est de 50 % : le personnel infirmier, ne disposant pas de traitement antidouleur, préfère, le plus souvent, ne pas changer les pansements (ceux-ci, chaleur humide oblige, collent à la peau des blessés) afin d'éviter les hurlements. La moitié des brûlés, des enfants pour la plupart, finissent donc terrassés par la septicémie. Comme le dit un proverbe de Tunisie, où DSF dispose d'une antenne de formation : « La mort est obligatoire, mais pourquoi la souffrance ? »

C. Simon, *Le Monde*, 20.12.03

Document n°2

Qui sommes-nous ?

Douleurs Sans Frontières est une organisation non gouvernementale (ONG) à vocation humanitaire, fondée en 1996 à Paris par cinq médecins spécialistes de la lutte contre la douleur, dont la plupart avaient précédemment acquis une expérience de médecine humanitaire (Dr Alain Serrie, Dr Claude Thurel, Dr Jacques Meynadier, Dr André Muller, Dr Philippe Poulain, Mr Bernard Serrie). DSF est reconnue par l'Organisation mondiale de la santé et l'ONU.

La résignation face à la douleur n'est plus à l'ordre du jour. Aujourd'hui, dans le monde industrialisé, on sait que la douleur n'est pas une fatalité. Il reste à faire profiter le reste du monde de cette science. Animée par des médecins, professeurs, chercheurs, infirmiers et psychologues volontaires bénévoles, DSF est actuellement la seule ONG à s'occuper exclusivement du traitement de la douleur, avec [deux missions essentielles](#), l'une immédiate, l'autre à long terme :

- soulager la douleur
- former le personnel médical local à prendre en charge de manière autonome le traitement de la douleur, après le départ des équipes de DSF.

Parce que la lutte contre la douleur est une guerre quotidienne qui se joue sur le terrain, DSF a déjà établi une structure permanente dans sept pays : [Angola, Mozambique, Sénégal, Maroc, Tunisie, Cambodge, Arménie](#).

Exclusivement financée par les dons, DSF gère actuellement un budget de plus d'un million d'euros (actualiser). Depuis sa création, notre budget a été multiplié par 12. Grâce au bénévolat de tous ceux qui gèrent DSF, [les frais de fonctionnement restent dérisoires](#). Plus de 25.000 patients ont été pris en charge par DSF et environ 1.000 heures de formation ont été assurées (actualiser). Les besoins restent énormes. Mais pas insurmontables, surtout si vous décidez d'être présent [à nos côtés](#).

Comment agissons-nous ?

Sur le terrain, plusieurs programmes de soins et de formation, ainsi que des actions de conseil et d'audit auprès des organismes officiels de certains pays, sont mis en œuvre depuis 1996. Dans chaque pays où DSF intervient, trois missions annuelles d'évaluation sont systématiquement réalisées par les membres du conseil d'administration de DSF.

► L'activité clinique

L'activité clinique a été, dans un premier temps, concentrée sur les douleurs causées par les amputations et les traumatismes physiques occasionnés par les mines anti-personnel : c'est ce qui explique le choix des premiers pays dans lesquels DSF est intervenue - Angola, Cambodge, Mozambique.

Puis, à la demande des autorités sanitaires des pays concernés, notre action s'est diversifiée et d'autres douleurs ont été prises en charge : les douleurs liées au cancer, au sida ; les douleurs chez l'enfant, principalement liées à la malnutrition ; les douleurs des patients victimes de brûlures ainsi que les douleurs post-opératoires.

Dans un second temps, DSF s'est attachée à mettre en place des programmes de prise en charge des souffrances : victimes d'inondations, souffrance des handicapés, détresses morales dans les orphelinats, prévention des douleurs du sida. (...)

► L'activité de formation

L'activité d'enseignement universitaire a été mise en place à côté des missions cliniques. Elle est régie par des conventions conclues avec les universités concernées (Maputo, Luanda, Phnom Penh, Rabat, Casablanca, Tunis, Dakar et Erevan).

Cette activité consiste d'abord à former des formateurs, des médecins en exercice, des étudiants en médecine, mais aussi tous les personnels de santé susceptibles d'intervenir dans le traitement de la douleur, qu'il s'agisse des physiothérapeutes, des infirmiers, des orthopédistes, ces « *clínicos* » ou des « *technicos* ». (...)

Source : site officiel de DSF www.douleurs-sans-frontières

CORRIGÉ ET BARÈME



Partie 1 - COMPREHENSION DE L'ORAL - 25 points

■ Exercice 1

1. Le sujet de l'entretien porte sur: (1 point)
- la lutte grâce à Internet contre la solitude des femmes à l'étranger
 - la communication par Internet entre des personnes de cultures différentes
 - la création d'un site Internet pour aider les expatriées à communiquer**
2. Vrai ou Faux? Selon Marie, plus on va loin, plus l'expatriation est difficile. Justifiez. (1,5 points si les deux éléments de réponse sont présents et cohérents, 0 point sinon)
- Vrai Faux
- Justification: sa première expatriation était en Angleterre et c'était la plus difficile alors que c'est un pays voisin de la France.**
3. Citez deux raisons pour lesquelles beaucoup de femmes se sentent seules à l'étranger. (2 points : 1 point par réponse exacte). [Deux réponses parmi les trois suivantes suffisent.]
- * **le mari a des horaires plus importants qu'en France**
 - * **il doit recréer un réseau social**
 - * **il y a la barrière de la langue**
4. Combien de temps faut-il rester dans un pays, selon Marie, pour se sentir vraiment bien? (1 point)
- trois ans**
5. Concernant la scolarisation des enfants, quelle s'est avérée, pour Marie, être la meilleure solution ? (2 points)
- Mettre ses enfants dans une école qui suit les programmes de l'Education nationale française
 - Mettre ses enfants dans une école locale qui propose l'enseignement de l'anglais et du français
 - Mettre ses enfants dans une école internationale**
6. Quels sont les deux états habituellement ressentis par Marie lorsqu'elle doit partir pour une nouvelle destination ? Pour chaque réponse, précisez-en la cause. (3 points)
- 1. l'excitation, car elle aime ce mode de vie**
 - 2. l'angoisse, parce qu'elle ne sait jamais pour combien de temps elle part, et si c'est compliqué pour la scolarisation des enfants**
7. Après plusieurs expériences à l'étranger Marie a souhaité : (1,5 point)
- échapper au stress de ce mode de vie
 - faire part d'une expérience capitalisée**
 - se former à rechercher des informations en ligne
8. Quel est l'objectif de Marie quand elle évalue le coût de la vie au quotidien dans un pays donné ? Donnez une réponse précise. (2 points)
- Elle essaie de savoir combien son mari doit gagner pour leur permettre de vivre correctement.**
9. Qu'est-ce qui différencie expatclik.com des autres sites ? Citez deux grandes différences [Deux réponses parmi les trois suivantes suffisent.] (2 points)
- * **C'est un site fait par des expatrié(e)s et pour des expatrié(e)s.**
 - * **C'est vraiment un échange d'expériences (les internautes apportent leurs expériences également)**
 - * **Toutes les rédactrices sont bénévoles ; le site est gratuit.**
10. Quelle image stéréotypée de la femme expatriée Marie critique-t-elle? (1 point)
- Une femme avec une tasse de café sur le bord de la piscine**
11. Recevoir le prix Trophée femmes 3000 a permis de : (2 points)

X donner de la visibilité à des actions menées à l'étranger par des femmes

- ouvrir des perspectives professionnelles pour les femmes d'expatriés
- prendre des contacts politiques pour améliorer le statut de la femme dans le monde

■ Exercice 2

> Document 1 :

Le document fait référence à : (2 points)

X une ville qui organise une foire aux vieux livres.

- une ville dont l'influence littéraire est ancienne.
- une ville où sont représentés la plupart des métiers du livre.
- une ville qui bénéficie d'une situation géographique privilégiée.

Document 2 : (2 points)

1. La chronique dont vous avez entendu un extrait retrace l'histoire :

- des emballages alimentaires.
- de la conservation des produits alimentaires.

X d'un objet de collection.

2. Le grand souci de Napoléon était de : (2 points)

- de bien nourrir ses soldats.
- de fabriquer une nourriture bon marché.

X de conserver la nourriture.

Partie 2 - COMPREHENSION DE L'ÉCRIT - 25 points

1. Quel est le point commun entre les baby-boomers ? (2 points)

- L'acceptation de l'égoïsme comme valeur
- X La recherche de l'accomplissement personnel**
- La volonté de préparer tranquillement sa vieillesse
- La satisfaction de ne plus travailler

2. Pourquoi Jean Viard parle-t-il d'un nouvel âge ? Quelles en sont les caractéristiques socio économiques essentielles ? (3 points)

L'allongement de la durée de la vie fait qu'il existe maintenant une longue plage de vie (près de trente ans) avec des caractéristiques spécifiques : enfants élevés, revenus importants (car enfants élevés), héritages des parents, emprunts soldés.

3. Selon R. Rochefort « Ces nouveaux seniors ne joueront pas à faire de la figuration ». Que veut-il dire et comment cela s'explique-t-il historiquement ? Répondez avec vos propres mots et en vous appuyant sur des éléments du début du texte (lignes 1 à 24) (3 points)

Compte tenu de leur poids économique (ces gâtés des trente glorieuses) et du fait que ces quinquas et ces sexas ont fait voler en éclat le modèle de leurs parents et ont vécu centrés sur eux (la génération « moi, moi, moi », tout au long de leur vie le nombril du monde), ils ne resteront pas passifs dans les années à venir, il faudra compter avec eux.

4. Comment comprenez-vous la phrase « Avec la disparition des parents se dénouent enfin les liens qui nous emprisonnent dans la loyauté familiale » ? (2 points)

Quand les parents meurent, il devient plus facile de remettre en question des relations familiales de façade qui ne se maintenaient que par fidélité aux parents (par exemple, les membres de la famille ne culpabilisent plus de ne plus se voir, les conflits peuvent finalement s'apaiser ou se déclarer).

5. D'un point de vue affectif, la cinquantaine est toujours l'âge de la sérénité dans le couple. Vrai ou Faux ? Justifiez avec vos propres mots.

(2 points Les points ne seront attribués que si les 2 éléments de réponse sont présents et cohérents.)

- Vrai
- X Faux**

Justification : Il y a beaucoup de divorces à cet âge-là, car les quinquas ont peur de s'ennuyer à deux, ils veulent retrouver la passion...

6. Le journaliste compare les quinquas et les 15-30 ans. Citez deux points communs et trois différences (avec vos propres mots). Cette question porte sur la partie du texte allant des lignes 51 à 81 (5 points : 1 pt par réponse exacte)

Points communs	* <i>habitudes et comportements de consommation</i> * <i>insouciance et sentiment de liberté</i>
Différences	* <i>ouverture et indépendance d'esprit , tolérance ... des quinquas</i> * <i>plus de revenus pour les quinquas</i> * <i>transformations physiques et fonctionnelles des femmes (ménopause), risque de santé (« pépin de santé ») aussi pour les hommes</i>

7. Comment comprenez-vous ce passage : « Au fond, beaucoup franchissent avec vaillance le mur du son de la cinquantaine. Avec force soupirs et parfois une certaine complaisance dans la plainte, mais il y a de l'exorcisme dans ce lamento. » ? Appuyez-vous sur l'ensemble du paragraphe. (2 points)

Les femmes craignent les conséquences du temps sur leur corps : elles s'en plaignent avec excès mais sans autre possibilité que celle de se résigner.

Les femmes s'affligent du passage de la cinquantaine mais elles sont en réalité plus épanouies qu'elles ne veulent bien le dire.

X Les femmes sont courageuses au passage de la cinquantaine et leurs lamentations répétées ne sont en réalité qu'un moyen d'évacuer leurs craintes.

8. Vrai ou faux ? Cochez la case correspondante et relevez dans le texte l'extrait qui justifie votre réponse. (2 points)

	VRAI	FAUX
La littérature jeunesse s'efforce de préserver une image traditionnelle des générations. Justification : <i>Dans les livres pour enfants, de nouveaux personnages ont fait leur apparition : papi et sa nouvelle amie mais aussi Mamette et son amoureux.</i>		X
Il n'y a aucune issue au problème du chômage passé la cinquantaine Justification : <i>Mieux vaut être créatif et envisager des alternatives au salariat</i>		X

9 . « Pour faire un parallèle avec le sport, on joue avec sa tête, on ne court plus après tous les ballons! » Que veut dire le journaliste ? (2 points)

Les quinquas sont plus efficaces car ils prennent du recul et savent aller droit au but (ils gagnent également en profondeur et en bienveillance), ce qui compense la baisse de la forme physique.

10. Quel autre titre donneriez-vous à cet article ? Tenez compte du style du texte pour effectuer votre choix. (2 points)

La génération des seniors, une embellie pour l'économie

X *Quand les papys booment !*

On n'a plus tous les jours vingt ans

La retraite, le temps de la réflexion

TRANSCRIPTION DES DOCUMENTS AUDIO



NB : L'enregistrement comporte l'ensemble des consignes ainsi que les temps de pause entre les écoutes. Le surveillant ne doit donc pas intervenir avant la fin de l'épreuve.

DALF, niveau C1, épreuve orale collective

Exercice 1

Vous allez entendre deux fois un enregistrement sonore de 6 minutes environ.

Vous aurez tout d'abord 3 minutes pour lire les questions.

Puis vous écouterez une première fois l'enregistrement.

Vous aurez ensuite 3 minutes pour commencer à répondre aux questions.

Vous écouterez une deuxième fois l'enregistrement.

Vous aurez encore 5 minutes pour compléter vos réponses.

La colonne à droite du questionnaire est un espace de brouillon que vous pouvez utiliser librement pour prendre des notes. Cependant, seules les réponses portées dans la colonne de gauche seront prises en compte lors de la correction.

Lisez maintenant les questions. Vous avez trois minutes.

[pause de 3 minutes]

Première écoute

« Les Français dans le monde » : Marie-France Chatin-Laroche

Bonjour à tous,

Marie Lebegue a 35 ans, mère de 3 enfants, elle est expatriée depuis 1996, elle a vécu avec sa famille de nombreux déménagements à travers le monde, dus aux différents chantiers de son mari, ingénieur, une vie passionnante faite de découverte sur fond de grandes capacités aux adaptations. Il y a quelques années, grâce à Internet, Marie qui était alors aux Emirats Arabes Unis rencontre Claudia, Italienne au Pérou : ensemble, elles décident d'offrir à toutes les femmes expatriées dans le monde, quelle que soit leur langue, de participer à un véritable échange multiculturel, projet qui donne naissance à expatclic.com. Marie Lebegue est notre invitée.

- Les premières expatriations sont les plus difficiles, d'ailleurs c'était très surprenant parce que notre première expatriation était en Angleterre du nord et c'était réellement la plus difficile avec des moments de solitude et des chocs culturels ; pourtant les Anglais sont nos voisins ; bon, qu'on soit dans une petite ville ou une grande ville, la solitude de la femme à l'étranger est la même, le mari a des horaires qui sont souvent beaucoup plus importants qu'en France et doit recréer un réseau social qui est loin d'être évident et bon il y a aussi la barrière de la langue ; puisque, malgré mon anglais scolaire, je suis arrivée en Angleterre et j'avais énormément de mal à m'exprimer ; dans tous les pays, il faut s'adapter à la langue, il faut apprendre un minimum de mots pour arriver à dépasser ça et puis il y a un moment donné où on doit quand même rencontrer des compatriotes, parce qu'on doit être capable d'avoir une conversation sans réfléchir, de parler de tout et de rien ; et beaucoup beaucoup de femmes à l'étranger vivent cette solitude, même si après elles doivent franchir le pas de la socialisation effectivement.

- Donc l'Angleterre pour commencer ; ensuite ?

- alors ensuite la Côte d'Ivoire 10 mois : je suis tombée enceinte, j'ai dû repartir en Angleterre pour 11 mois où j'ai donné naissance à ma première petite fille ; ensuite je suis arrivée en Grèce où là pour une fois nous sommes restés 2 ans et demi – là c'était pour nous toute une vie – et où j'ai eu mon deuxième enfant ; puis les Emirats 3 ans – alors là c'était vraiment la période idéale, 3 ans c'est vraiment très bien ; j'étais repassée en Angleterre avant ; et ensuite après les Emirats la Turquie avec ma dernière petite fille là qui a onze mois.

- Donc Izmir n'est ni Istanbul ni Ankara, c'est une lapalissade pardonnez-moi, mais je veux dire par là c'est des difficultés pour les enfants à scolariser : le problème de l'école française s'est réellement posé pour vous...

- Et encore on a la chance d'être français, donc en étant français quand même les établissements français sont très représentés à l'étranger mais Izmir n'a pas d'école française ; il y a une école française qui est pour les élèves turcs avec un certain quota d'heures françaises mais qui n'est pas du tout calqué sur le système d'Education Nationale française ; on avait fait le choix au préalable de toute façon de les scolariser en école anglophone et on a eu cette chance puisque quand on est arrivés à Izmir, mes enfants ont commencé leur scolarité en école turque avec douze heures d'anglais mais ensuite l'OTAN a installé son quartier général à Izmir et donc ils ont ouvert en deux mois de temps une école internationale, donc mes enfants ont eu la chance - mais vraiment une véritable chance - de pouvoir continuer leur scolarité en école internationale et l'école est effectivement un vrai problème, il faut trouver à chaque fois le pays avec l'école avec...

- C'est pas toujours facile effectivement à concilier avec les contrats de votre mari. Marie Lebègue, comment se vit avec la succession d'expatriations différentes que vous avez vécues l'annonce d'un nouveau départ ?

- L'excitation ! Il faut quand même avouer que ce genre de vie nous plaît. Maintenant c'est devenu un vrai mode de vie, hein ; c'est plus... contrairement à la toute première expérience d'expatriation où j'étais tout de même contente de partir, on n'est plus du tout dans un état de souffrance maintenant, on est vraiment... on est contents de partir, il y a une excitation, et après il y a l'angoisse, l'angoisse de la durée parce qu'on est toujours sur des périodes assez courtes ; donc : est-ce qu'on va rester une année scolaire ? est-ce qu'on va rester de septembre à juin ? est-ce qu'on va trouver une école ? Et puis sinon on fait le tour du monde, on fait le tour du monde en cinq minutes tous les soirs : mon mari a reçu une proposition il y a deux semaines pour le Vietnam, on s'imagine partir en Asie et puis après on revient en Europe et puis on repart ailleurs, enfin... Et puis après, il faut préparer, on déménage, on appelle le déménageur, on fait les cartons et on part...

- Il n'y a plus de stress, de panique comme ce que vous avez pu vivre au départ - vous parliez de souffrance ?

- Voilà, l'expérience aide beaucoup et c'est là où l'intérêt d'apporter son expérience à d'autres femmes expatriées est important via le site Internet expatclik.com...

- ... que vous avez créé il y a combien de temps maintenant ?

- Quatre ans. L'idée de base était de trouver des informations pour mon mari qui partait en contrat local ; donc il fallait trouver des informations pratiques sur les Emirats Arabes Unis...

- ... du genre ?

- Le prix des logements, le prix de l'essence pour avoir une idée du coût de la vie, des aliments, de l'école : savoir combien mon mari devait négocier pour arriver à vivre confortablement... enfin arriver à vivre normalement aux Emirats et que cela vaille le coup de partir...

- Etant entendu, on peut le rappeler, qu'il n'avait pas le département de ressources humaines pour s'occuper de ce genre de choses pour lui et qu'il fallait que vous rassembliez ces informations pour lui...

- Il a la chance d'avoir une femme !

- Donc ce site expatclik.com, Marie Lebègue, en quoi se différencie-t-il des autres ? Il y a des sites d'expatriation au féminin qui se sont créés : qu'est-ce que vous proposez que les autres ne proposent pas ? Comment avez-vous réussi à trouver un peu votre spécificité ?

- L'idée majeure en fait est que c'est un site fait par des expatriés pour les expatriés, c'est-à-dire que nous sommes vraiment toutes expatriées ou avons été expatriées et certaines d'entre nous sont en France mais vont être en partance pour d'autres pays, donc ont fait un passage court en France ; donc c'est vraiment un échange d'expériences ; donc, que ce soit... nous sommes une base de 18 rédactrices, françaises, italiennes et anglaises puisqu'en plus le site existe en plusieurs versions et tous les mois nous apportons à travers des articles nos expériences sur un côté pratique et quotidien de la vie à l'étranger, et les internautes apportent leurs expériences également ; et la grande différence, c'est que nous sommes toutes bénévoles : c'est une association française de loi 1901 ; nous travaillons toutes bénévolement tous les mois pour faire tourner le site et nous sommes gratuits, de plus en plus de sites sont payants...

- Et vous allez pouvoir le rester longtemps, vous pensez ?

- gratuits, oui ; le tout est maintenant de trouver des sponsors pour arriver à... parce qu'en fait les besoins ne sont pas énormes, à partir du moment où nous sommes une équipe bénévole... on a développé le site avec un webmaster au Maroc, donc il faut rentrer dans nos frais et payer après tout ce qui est frais techniques et communication pour arriver à faire connaître, à échanger plus avec d'autres familles expatriées.

- Alors cette expérience de site a été récompensée, entre guillemets, vous avez été lauréate du prix Trophée Femmes 3000 : qu'est-ce que cet honneur vous a apporté ? Est-ce que ça vous a permis de passer à une vitesse supérieure, ou c'était vraiment une reconnaissance comme les femmes qui vivent à l'étranger ont besoin de ce genre de choses – il y en a beaucoup et qui font des choses magnifiques et dont on n'entend pas parler et vous en faites partie ?

- Déjà l'intérêt était pour une fois qu'on parle des femmes à l'étranger puisque souvent on a le portrait de la femme expatriée qui est avec une tasse de café sur le bord de la piscine ; donc là grâce à Femmes 3000 et à leur projet d'initiative à l'étranger, ça a permis de faire ressortir des femmes qui sont à l'étranger et qui font des choses vraiment très intéressantes que ce soit dans l'humanitaire, dans le culturel ou dans l'économique ; donc c'était une vraie reconnaissance pour les femmes à l'étranger et ça nous concernait puisqu'on traite justement toutes les femmes à l'étranger ; oui c'était très agréable en fait d'avoir cette reconnaissance au niveau du Sénat, au niveau des sénatrices des Français à l'étranger puisqu'on a pu rencontrer des sénatrices des Français à l'Etranger.

RFI, Les Français dans le Monde, 8 avril 2006, de 0'49 à 9'28 (soit 8'39)

[pause de 3 minutes]

Deuxième écoute

[seconde écoute du document 1]

[pause de 5 minutes]

Exercice 2

Vous allez entendre une seule fois plusieurs courts extraits radiophoniques.

Pour chacun des extraits,

Vous aurez 20 secondes pour lire les questions.

Puis vous écouterez l'enregistrement.

Vous aurez ensuite entre 30 secondes et 1 minute pour répondre aux questions.

Document 1 : lisez les questions. Vous avez 20 secondes.

[pause de 20 secondes]

Écoute du document 1. Vous aurez ensuite 30 secondes pour répondre aux questions.

La ville de Montmorillon dans la Vienne propose au cœur de sa cité de l'écrit et des métiers du livre un véritable marché aux livres anciens. C'est l'occasion de visiter cette sous-préfecture qui s'étire de part et d'autre du cours de la Gartempe, un affluent de la Creuse et qui vous propose, dans son quartier médiéval autour de l'église Notre-Dame et du Vieux Pont, ses boutiques de librairies et d'artisans (relieurs, graveurs, calligraphes, papetier à l'ancienne). Cette cité, unique dans le centre de la France, attire des milliers de visiteurs, notamment au cours de ses animations régulières.

D'après France Info, Routes de France, 19 mai 2005

[pause de 30 secondes]

Document 2 : lisez les questions. Vous avez 20 secondes

[pause de 20 secondes]

Écoute du document 2. Vous aurez ensuite 30 secondes pour répondre aux questions.

Elles abritent vos biscuits, garnissent votre cuisine ou vos vitrines, elles sont de toutes les formes, de toutes les couleurs, les boîtes en fer blanc de nos grands-mères sont devenues de véritables objets de collection. Si au départ le carton est utilisé comme emballage, le fer blanc prend le relais au XIX^e siècle. Yvette Dardenne, collectionneuse de boîtes :

« - On utilisait l'acier martelé puis laminé, et ces tôles seront imprimées, découpées afin d'être assemblées, embossées et décorées selon les projets de différents artistes.

- Quelle était l'utilité de la boîte en fer blanc ?

- La conservation de produits alimentaires surtout, le grand souci de Napoléon était donc de pouvoir emmener de l'alimentation pour les troupes et il a proposé une récompense de 12 000 francs à quiconque inventera un procédé. Nicolas Appert inventa la conserve alimentaire, le procédé fut exploité, le fer blanc utilisé comme emballage et les boîtes apparaîtront dans les magasins vers 1830, sans aucun élément décoratif ; c'est après que l'on arrive à imaginer l'illustration des boîtes souvent par des artistes réputés tels que Jean Guilaine, Cappiello (...).

France Info, Passion Collections, par Thierry Marcellin 21 mai 2005

[pause de 1 minute]

L'épreuve est terminée. Veuillez poser vos stylos.